



Occident

<https://hdl.handle.net/1874/278717>

Dans ce numéro

HUMANISER LA GUERRE par J. Le Boucher.
 LA SECTION FÉMININE DE LA PHALANGE.
 L'AMÉRIQUE ESPAGNOLE ET LA S. D. N.
 par Camilo Barcia Trelles.
 LA CONSTITUTION DU GOUVERNEMENT NATIONAL.
 LA PROSPÉRITÉ DE L'ESPAGNE NATIONALE :
 L'agriculture, par E. Morales.
 La réforme de l'esprit, par H. Joubert.
 LA BATAILLE DE TERUEL : informations
 et article du Lt-Colonel H. Mélot.
 UNAMUNO ET L'ESPAGNE : Articles de
 Jacques Chevalier et Francisco Bravo.
 POÈME d'Henriette Charasson.

OCCIDENT

LE BI-MENSUEL FRANCO-ESPAGNOL

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 20, rue de la Paix, PARIS (2^e)
 Abonnement : 4 fr. 50 par trimestre. Tél. : OPÉRA 43.23

HUMANISER LA GUERRE



Le « Pilar » de Saragosse.

LA GUERRE AÉRIENNE

Les événements d'Espagne occupent aujourd'hui l'attention de toutes les chancelleries et constituent un sujet substantiel pour les commentateurs de la Presse, en même temps qu'une préoccupation pour les esprits qui cherchent à tirer de la réalité des faits une opinion juste et une conclusion appropriée.

de l'histoire, avec une soumission de sujets, ceux qui, au ministère de l'Intérieur, poussent à une épuration qui n'est que de l'assassinat, ceux-là peuvent invoquer ce qu'ils voudront, sauf des sentiments d'humanité dont ils ne se sont jamais souvenus jusqu'à ce que la réalité leur ait montré l'infériorité notoire de leurs éléments d'attaque et de défense. Voilà ce que nous voulons signaler ici. Il appartient à ceux qui ont une mission plus élevée de prononcer d'autres paroles, de recueillir d'autres gestes.

Humaniser la guerre !... Humaniser la guerre et humaniser la paix sont les suprêmes aspirations nationales. Un esprit chevaleresque, la clémence, la pitié, telles sont les grandes vertus des dirigeants de l'Espagne Nationale.

réalité officielle pour de nombreux pays d'Europe. La guerre est un fait et la guerre a ses lois. On a voulu nier l'évidence et l'on n'a pas voulu reconnaître que la non-intervention imposait un corollaire logique, indispensable : la reconnaissance du fait de la guerre, de la réalité de la belligérance. En fuyant pas ainsi, des « interférences » risquent de se produire. Qui donc pouvait les provoquer, qui avait intérêt à les susciter ? Ceux qui désirent, et ils ne le cachent pas, un conflit international absorbant, dans l'ampleur d'une catastrophe plus vaste, le problème espagnol : ceux qui, à plusieurs reprises, ont attaqué, sans même osé arborer leur pavillon, les unités de contrôle, ceux qui ont attaqué des navires neutres, par des sous-marins sans pavillon, aux environs de leurs bases navales qu'ils n'abandonnent que pour des actes de piraterie, incapables qu'ils sont de se servir de leurs bâtiments dans une guerre normale.

Pour que la guerre soit humaine — aussi humaine que peut l'être une guerre, — il faut qu'elle se déroule dans une normalité complète, qu'on impose aux belligérants l'accomplissement de leurs devoirs et qu'on leur reconnaisse leurs droits, nécessaires à cet accomplissement ; que le grand paradoxe prenne fin et que l'on reconnaisse la réalité, une réalité qu'on a tardé à accepter — selon les paroles du propre ministre des Affaires étrangères de Grande-Bretagne, M. Eden, aux Communes — d'une façon qui n'a pas de précédent dans l'histoire.

Répetons-le, humaniser la guerre est la suprême aspiration des nationaux. Étendre la guerre, en faire une guerre mondiale, est la suprême aspiration des rouges. Ceux qui déchaînent la cruauté et lui restent fidèles, ont recours à la dissimulation et portent d'humanité sans en avoir le droit ; peut-être cherchent-ils par là d'autres médiations. L'Europe se rend compte de la douleur de l'Espagne, un peu tard peut-être, qu'elle juge aussi quel est le parti qui en est responsable. Et si elle aspire à humaniser la guerre. Qu'elle n'oublie jamais que le meilleur moyen de l'humaniser consiste à éviter que les conflits ne s'élargissent et à reconnaître les réalités, de façon que la guerre se développe dans le cadre et d'après les règles du Droit des Gens. L'Espagne aspire à la paix par la victoire — qui a déjà eu lieu — et, dans la guerre, l'Espagne souhaite que l'on respecte scrupuleusement les lois de l'humanité, les postulats du droit des gens, et que l'on ne crée pas une confusion ne pouvant favoriser que ceux qui attendent les plus effrayants conflits pour les tirer d'une situation désespérée.

OCCIDENT.



Saragosse (13 mai 1937) : familles entières atteintes par la mitraille russe.

des précédents comme le sacrifice de Madrid, condamnée par l'obstination marxiste à servir de camp retranché, on parle de sentiments impérieux d'humanité.

« Le Haut Commandement a toujours répondu à ces sentiments à l'opposé des dirigeants rouges qui ont été les premiers à attaquer la population civile de l'arrière ennemi, comme de leur propre arrière. Bien mieux le Mouvement National a son origine justement dans des raisons humanitaires, dans le désir et le devoir impérieux de défendre la population civile contre l'assassinat, le pillage, l'incendie, qui avaient commencé en février 1936 et que ses dirigeants d'une légèreté sans précédent ne considéraient avec aucun émoi.

Lorsque les protestations pour l'humanisation de la guerre viennent de ceux qui n'y prennent point part, elles ont droit au plus grand respect. Il en est tout autrement lorsque ces initiatives partent de ceux qui ont déchaîné toutes les fureurs, de ceux qui ont organisé la terreur, de ceux qui, dès le premier moment, ont méconnu le véritable caractère de la guerre. Ceux qui ont armé les criminels de droit commun, ceux qui ont semé la terreur dès le début de la lutte dans les villes ouvertes éloignées du front, par des bombardements atroces, ceux qui ont sur la conscience l'assassinat d'un demi-million de citoyens, ceux qui se proposent de jeter le monde, pour sortir de leur situation sans issue, dans une conflagration effrayante, en simulant des attaques contre les unités mêmes du contrôle, ceux qui ont plusieurs fois survolé des territoires neutres pour attaquer plus traitreusement l'arrière, ceux qui servent les desseins du plus grand tyran



Salamanque (21 janvier 1938) : le quartier ouvrier bombardé.

SUR NOTRE-DAME DEL PILAR

J'ai constaté qu'autour de la Séo, de nombreuses maisons avaient eu à souffrir des bombardements aériens... Nuestra Senora del Pilar, elle aussi, a été particulièrement visée par les aviateurs rouges, ce qui a provoqué l'indignation des Navarrais et des Aragonais...

Beaucoup de carreaux manquent aux fenêtres de Saragosse... Les vitres qui subsistent sont renforcées de losanges de papier... Toutes les entrées des caves, transformées en abris, sont bouchées par des sacs de terre... C'est pareillement avec des sacs de terre qu'on a élevé de hautes barricades qui protègent les magasins et les cafés situés sous les arcades de la calle de la Independencia...

Louis GEORGES,
 La Liberté, de Bordeaux. 20 janvier 1938.



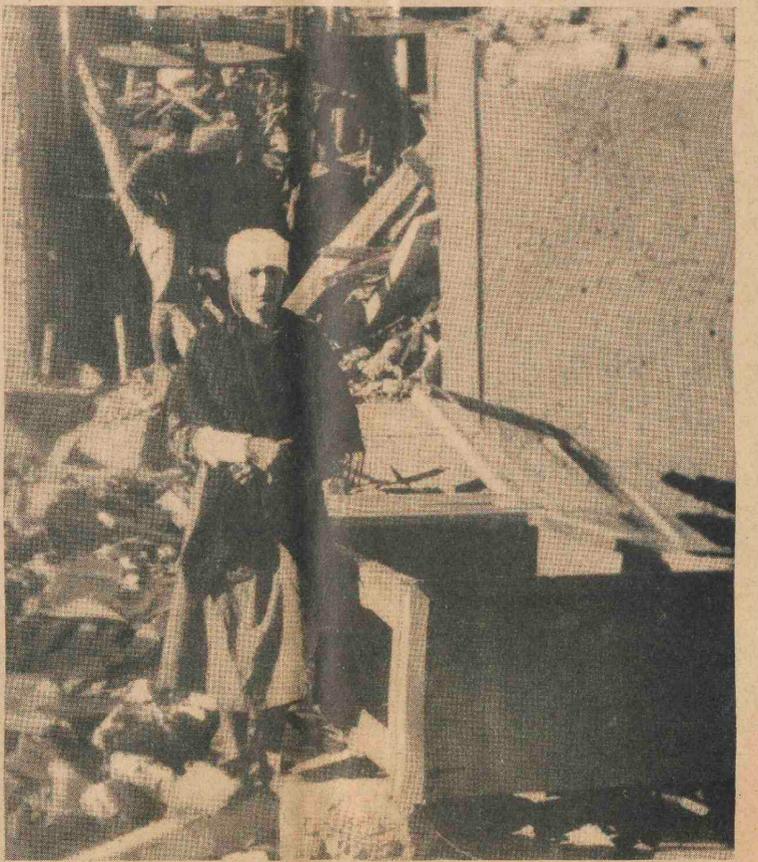
Victimes de l'attentat de l'aviation rouge sur la population de Valladolid. (Les cadavres à l'Hôpital général.)

LA DIFFÉRENCE D'ACTION DES AVIATIONS

L'aviation nationale n'a bombardé les villes de l'arrière qu'au cas où elle ne pouvait faire autrement. L'action aérienne sur les villes du Levant répond toujours à des buts militaires : fabriques de matériel de guerre, dépôts de munitions, etc. Les attaques criminelles de l'aviation rouge contrastent avec la généreuse attitude du gouvernement nationaliste qui, de sa propre initiative, a désigné des zones neutres dans la ville de Madrid que le commandement national a toujours respectées bien que les marxistes y aient concentré des dépôts de munitions, des stocks de matériel de guerre et des casernes.

Le gouvernement rouge ne fait aucun cas de sa propre presse, laquelle demande que la population civile de Barcelone évacue les quartiers où des industries de guerre ont été installées ; ce sont elles que l'aviation bombarde comme objectifs militaires.

Le journal Solidaridad Obrera insiste tous les jours pour que l'on procède à l'évacuation de ces quartiers, qu'il considère comme « dangereux », et que les habitants soient envoyés dans d'autres quartiers où il n'y a pas d'industries de guerre. La population de Barcelone proteste contre le danger constant auquel l'expose son gouvernement.



Salamanque (21 janvier 1938) : une femme blessée devant la maison détruite par l'aviation rouge.

On a célébré à Ségovie le II^e Conseil National de la section féminine de la F. E. T.

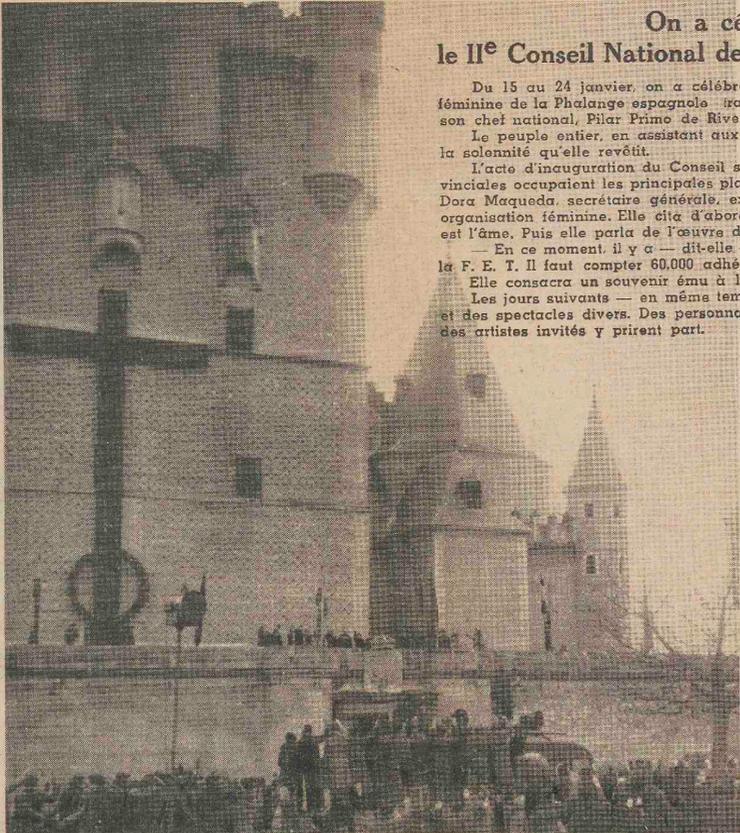
Du 15 au 24 janvier, on a célébré à Ségovie, le II^e Conseil national de la Section féminine de la Phalange espagnole traditionaliste et des J. O. N. S., sous la présidence de son chef national, Pilar Primo de Rivera.

Le peuple entier, en assistant aux manifestations, a contribué à donner à la réunion la solennité qu'elle revêtait.

L'acte d'inauguration du Conseil se tint à l'Alcazar et les déléguées provinciales occupèrent les principales places de la grande salle. Une fois la session ouverte, Dora Maqueda, secrétaire générale, expliqua la grande œuvre sociale que réalise cette organisation féminine. Elle cita d'abord « l'Aide sociale », dont Mercédès Sanz Bachiller est l'âme. Puis elle parla de l'œuvre dans les hôpitaux et sur les fronts.

— En ce moment, il y a — dit-elle — 280.000 femmes affiliées à la Section féminine de la F. E. T. Il faut compter 60.000 adhésions l'année dernière.

Elle consacra un souvenir ému à l'héroïsme de la Section féminine de Teruel. Les jours suivants — en même temps que les sessions — eurent lieu des conférences et des spectacles divers. Des personnalités marquantes de la Phalange, des écrivains et des artistes invités y prirent part.



Ségovie (janvier 1938) : Discours de Don Augustin Aznar à l'Alcazar de Ségovie.

“HUMANISER LA GUERRE”

Les bombardements aériens qui se répètent depuis quelques jours assez fréquemment en Espagne émeuvent tout le monde. C'est normal. Rien n'est plus digne de pitié que de voir de pauvres gens occupés à prier ou à se promener, recevoir brusquement sur la tête des tonnes d'explosifs...

Cela dit, l'initiative que semble vouloir prendre M. Camille Chautemps nous semble festoyer une hypocrisie préjudiciable aux intérêts de la France dans le monde et en Espagne nationale d'abord, comme il s'entend...

Comment ! Lorsque quinze mille prêtres ont été lâchement assassinés à coup de couteau ou de revolver par les anarcho-communistes espagnols, personne n'a demandé que la guerre, cette guerre, fut « humanisée ». En dé-

bombes de 500 kilogrammes ? On nous répondra : en Roumanie ! Voire ! Par où passent donc à l'heure actuelle les énormes approvisionnements bolchevistes à destination de l'Espagne ? A travers la France, parce que le blocus nationaliste rend trop dangereux pour les bateaux chargés de matériel de guerre l'accostage dans les ports encore aux mains des gouvernements espagnols.

Certaines initiatives risquent donc d'être bien plus malencontreuses qu'heureuses !

Ne pas intervenir dans cette guerre d'Espagne était, de notre part, l'A. B. C. d'une politique simplement raisonnable. Nos traditions d'amitié avec le peuple espagnol nous en faisaient un devoir.

Or, tout en protestant officiellement de leurs



« Ce qu'ils disent, eux, et ce que nous voyons, nous ». La culture est avec nous. Dessin de Kin.

pit de la crédulité d'un académicien français, personne de sérieux ne croira jamais qu'on puisse assassiner l'effectif de trois régiments français, sur pied de guerre, sans une volonté, un dessein, un concert, une réglementation de la tierce. Croit-on que le massacre des Carmes en 1792 ait été spontané ?

Ce n'est pas tout. Qui donc a pris l'initiative du pacte de non-intervention en 1936 ? M. Léon Blum. Et qui donc a laissé passer en Espagne avions et matériels de toute nature ?

Y aurait-il donc deux façons « d'humaniser » la guerre ? L'une en bourrant l'un des adversaires d'explosifs, l'autre en protestant contre les bombardements de l'arrière ? Où donc est passée une partie importante de notre stock de

intentions de ne pas intervenir, un Blum, un Chautemps ont laissé Cot et les autres livrer aux rouges d'Espagne tout le matériel de guerre disponible !

Si profondément désirable que soit de part et d'autre la cessation des bombardements, au moins autant que la canonnade, on nous permettra de le dire, ou le tir au fusil ou le terrible jeu du couteau de tranchée, le gouvernement actuel de la France est-il bien placé pour parler d'« humaniser » la guerre ? Qu'il se refuse d'abord à effectuer le transit du matériel de guerre russe entre Honfleur et Bordeaux d'une part, et la Catalogne d'autre part.

J. LE BOUCHER.
(L'Action Française.)

Vibrantes discursos de los diputados laboristas en Valencia

«Quizá, no tardando, trataremos a nuestro Gobierno, cuya actitud nos avergüenza, y a Mr. Eden, como vosotros a Franco y a los italianos y alemanes»

Presionamos energicamente para que termine la farsa de la no intervención»

« SOLIDARIDAD OBRERA » DE BARCELONE, 13 janvier 1938. Titres du compte rendu du banquet donné en l'honneur des travaillistes anglais, qui eut lieu à Valence. Ils reproduisent quelques mots de Mr. Schinwell.

Solidaridad Obrera, dans son numéro du 13 janvier 1938, rend compte du banquet offert à Valence, en l'honneur des travaillistes anglais, dont les photographies accompagnent l'article. Cet article fait allusion au discours de Mr Schinwell, dont nous citons, textuellement, cet extrait :

Nous avons honte de la conduite du gouvernement anglais, mais vous savez bien tous que ce n'est pas notre faute. Nous, c'est-à-dire la classe des travailleurs anglais, que nous représentons, nous sommes avec vous depuis le début du conflit. Pour nous, il n'y a jamais eu d'autre gouvernement que celui de la République. Et peut-être n'allons-nous jamais tarder à traiter le gouvernement impérialiste anglais et M. Eden comme vous traitez maintenant France, les Italiens et les Allemands. (Enorme ovation.)



Pilar Primo de Rivera.

TROIS PRINCIPES DE BEAUTÉ

C'est une grande erreur, malheureusement trop répandue encore, que de croire que les soins de beauté ne servent qu'à la parure et à l'ornement du visage. Mais, au contraire, les soins de beauté ne méritent vraiment d'être appelés ainsi que s'ils répondent aux trois grandes nécessités que voici :

1^o Purifier l'épiderme.
2^o Nourrir les tissus.
3^o Mettre la peau à l'abri des intempéries et de la lumière.

1^o Purifier l'épiderme. — La toilette du visage a ceci de particulièrement important, qu'elle ne répond pas seulement au souci de propreté, mais qu'elle doit encore mettre l'épiderme en état de respirer librement, au moins deux fois par jour, c'est-à-dire le débarrasser de toute trace de fard et de toutes les impuretés reçues du dehors. (Or, justement le visage est la partie du corps la plus constamment exposée à en recevoir.) L'eau et le savon sont nettement insuffisants, et, par surcroît, l'eau a une action desséchante, parce qu'elle est presque toujours calcaire. Le lait, au contraire, adoucit l'épiderme, en entraînant toutes les impuretés, parce qu'il pénètre jusqu'au fond des pores. Il le repose également parce qu'il constitue pour la peau une nourriture vivifiante. On fait la toilette du visage le soir avant le coucher et le matin au réveil, de préférence ; mais en tout cas il est indispensable, pour la parfaite hygiène de la peau, de nettoyer chaque soir son visage au lait. (Cependant le lait naturel présentant l'inconvénient de s'oxyder au contact de certaines poussières et de ne pas se garder par conséquent longtemps, il est préférable d'employer un lait préparé au laboratoire, ayant par sa composition toutes les qualités du lait naturel et ne risquant ni de s'abîmer, ni de s'oxyder.)
2^o Nourrir les tissus. — Nous verrons, tout à l'heure, le rôle de la crème et de la poudre dans la protection contre les causes extérieures d'irritation. Mais la crème en a une autre non moins im-



La veuve d'Onesimo Redondo Bachiller.

portant : elle doit entretenir l'épiderme, sauvegarder sa fraîcheur et sa santé, exactement comme un bon régime assure le bon fonctionnement de l'organisme. C'est, en somme, un rôle nourricier, puisqu'on lui demande d'apporter aux cellules l'aliment qui leur convient spécialement. Et c'est seulement à cette condition qu'une crème entretient la souplesse et l'élasticité des chairs ; conserve aux traits toute leur finesse.

D'autre part, il y a grand avantage à choisir une mousse, plus légère que les crèmes ; une mousse qui s'étale facilement et qui soit complètement absorbée par les pores, sans jamais les obstruer, de sorte que son action adoucissante dure toute une journée ; et ainsi, la mousse constitue un merveilleux support pour la poudre.

Nous en sommes donc à la troisième condition :
3^o Mettre la peau à l'abri des intempéries et de la lumière, rôle que se partagent la crème et la poudre (celle-ci ne devant jamais être employée sans celle-là). Il est donc indispensable de se servir d'une poudre qui s'étale uniformément, sans laisser de plaques, afin de préserver également toutes les parties du visage ; qui « tiens » longtemps et en toutes circonstances ; qui constitue, par sa composition, un véritable filtre des rayons lumineux... C'est beaucoup demander. Mais ce ne serait pourtant pas suffisant encore ; il importerait de la poudre réunisse ces trois grandes qualités, sans



Ségovie (25 janvier 1938) Déléguée provinciale de Tolède à l'Alcazar de Ségovie.

irriter et sans dessécher. C'est pourquoi il ne faut se servir que d'une poudre dont on soit sûr : une poudre qui ait été étudiée au laboratoire, et qui ne contienne aucune substance nocive.

Si l'on attache au mot de coquetterie cette valeur un peu péjorative que la plupart des gens lui confèrent, il ne faut pas dire que purifier l'épiderme, nourrir les tissus, mettre la peau à l'abri des intempéries et de la lumière soient des préoccupations de coquetterie, ce sont de véritables préoccupations d'hygiène esthétique.

JACQUES CHRISTIAND.



Ségovie (25 janvier 1938) : Pilar Primo de Rivera, chef national de Phalange Espagnole Traditionaliste et des J. O. N. S., entourée des déléguées nationales.

L'AMÉRIQUE ESPAGNOLE ET LA SOCIÉTÉ DES NATIONS



L'éloignement que Berlin, Rome et Tokio manifestent, de façon si nette et définitive, à l'égard de l'organisme de Genève, soulève toutes sortes de questions. En premier lieu, la Société des Nations a éprouvé une diminution dans son autorité, qui est à la fois quantitative et qualitative.

En second lieu, s'est accrue une inquiétude qui, latente depuis quelques années, s'était extériorisée de la façon la plus claire : nous voulions parler de la nécessité de réformer la structure de la Société des Nations, nécessité soulignée par l'initiative de la République Argentine et qui prit forme concrète à la réunion de l'Assemblée extraordinaire, le 4 juillet 1935.

Ce n'est point la première fois que se produit cet intéressant phénomène de revisionnisme. Nous l'avons déjà constaté le jour où l'Allemagne décida de ne plus observer les clauses imposées par les vainqueurs, et dont elle estimait la persistance incompatible avec son sentiment de l'honneur, de la responsabilité et de l'indépendance. On n'avait jamais parlé avec tant d'insistance de « peaceful change », c'est-à-dire de la nécessité de procéder à des accords de réglementations, que le lendemain du jour où les troupes du troisième Reich occupèrent la zone du Rhin. On dirait que le geste d'Hitler citait mis fin à l'annexion subie par ceux qui s'obstinaient à conserver intacts pour jamais les résultats de la victoire. Aujourd'hui encore, au moment où elle risque de s'égarer, la Société des Nations, avec cette hâte toujours inhérente à la menace du danger, parle avec une insistance notoire de réformer le Covenant, en le dépouillant de tout esprit sanctionniste. Cette nouvelle phase, aiguë, de revisionnisme, a commencé aussitôt après que se fut avérée l'inefficacité des mesures prises contre l'Italie, à l'occasion de la guerre d'Éthiopie. Il est particulièrement intéressant, pour nous autres Espagnols, d'approfondir quelle a été l'attitude des républiques du Nouveau-Monde par rapport au problème de la modification du Pacte : car si, d'un côté, l'opinion de l'Allemagne, de l'Italie et du Japon représente pour l'Espagne une orientation, d'un autre côté nous sommes intéressés, dans une aussi large mesure, par tout ce qui reflète le sentiment hispano-américain.

Quelle a été la réaction de l'Amérique espagnole quand s'est posé le problème de la révision du Pacte de la Société des Nations ?

Avant tout, nous remarquons qu'il y a pour ainsi dire deux lignes dans cette orientation de la plupart des républiques sud-américaines.

1^o Supprimer la distinction établie dans le Pacte, comme différenciation fondamentale, entre les principales puissances alliées et associées et les Etats qui ne présentent pas cette qualité ; et 2^o délier la Société des Nations des traités de l'après-guerre, vu que l'organisme de Genève ne saurait être la conséquence directe d'un Diktat (et non d'un traité) qui a établi une distinction fondamentale entre vainqueurs et vaincus, c'est-à-dire entre des Etats jouissant de toutes les prérogatives et des Nations réduites à une condition d'infériorité morale évidente et inacceptable. Notez que ce dernier point fut réclamé avec autant d'insistance que d'insuffit par l'Allemagne. Coïncidence dialectique germano-américaine d'une valeur symbolique pour l'Espagne.

La question de la réforme du Pacte ainsi posée, celle de son universalisation devenait l'objet d'une préoccupation constante. On conclut, dans ce sens, qu'une Société des Nations, pour être efficace, doit englober tous les peuples civilisés de la terre ; car, sinon, ceux qui n'en font point partie peuvent impunément violer des mesures qui perdent toute vertu si elles n'ont pas d'application acuminée. Comment les républiques américaines envisagent-elles ce problème de l'universalisation de la S. D. N. ? Simplement, en soutenant qu'il faut en décentraliser les fonctions, au moyen de la création de ce qu'on pourrait appeler des « intelligences » continentales, ou régionales ; de cette manière, pour la solution de ces problèmes, on tiendrait particulièrement compte de leur signification géographique, c'est-à-dire des associations régionales et continentales elles-mêmes, sans faire intervenir des nations

géographiquement et politiquement éloignées du lieu où s'est produit le conflit. Les républiques du Nouveau-Monde appuient cette thèse par deux arguments, l'un positif et l'autre négatif. Au point de vue positif, les seuls conflits qui aient été résolus sont des conflits nettement américains, avec intervention spécifique, pour leur négociation, des nations voisines ; par exemple la question du Chaco. Au point de vue négatif, la thèse décentralisatrice soutenue par l'Amérique se justifie au moyen des observations formulées par le délégué panaméen à la S. D. N. :

« De nos jours, les conflits ne peuvent être résolus, si on ne les examine pas séparément, et si l'on ne cherche pas leur solution en tenant compte des circonstances spécifiques concomitantes à leur étiole. Spécifiquement universaliser la solution d'un conflit local équivaut, d'une part, à douer ce conflit d'une portée qu'il n'a pas, et d'autre part, à appliquer des remèdes qui, n'ayant point de caractère spécifique, restent inopérants. Toute tentative en vue de transformer un conflit régional en problème universel ne peut que conduire au chaos dans les relations internationales. C'est là un des grands défauts du Pacte : car, au lieu de simplifier les problèmes pour leur appliquer des solutions simples, il a prévu une espèce de complication mondiale pour tout problème local. »

Les phrases que l'on vient de lire coïncident essentiellement avec cette déclaration du représentant de l'Equateur à l'Assemblée de la S. D. N. le 3 octobre 1936 : « Il est nécessaire de faciliter et de régler notre droit d'abstention en ce qui concerne les conflits qui nous sont doublement étrangers du fait qu'ils ne nous atteignent point dans leurs répercussions et dans leurs conséquences. »

L'Amérique espagnole — il est aisé de le conclure d'après tout ce que nous venons d'exposer — esquisse un mouvement de rétraction vis-à-vis de Genève à deux points de vue : en se désintéressant des problèmes européens, et en réclamant une juridiction exclusive et sans partage en ce qui concerne la solution des problèmes proprement américains. Voyez comment le fait d'être physiquement présent à Genève peut équivaut à une absence pour ce qui regarde la participation aux activités, spécialement européennes, de la S. D. N.

Comme on le voit, le problème des sanctions appliquées à l'Italie, à l'occasion du conflit abyssin, a déterminé, en même temps que la crise d'autorité subie par la Société des Nations, la retraite de l'Italie. C'est pourquoi, il est intéressant de savoir quelle a été la position dialectique de l'Amérique espagnole vis-à-vis des sanctions. Tout d'abord, certaines républiques (l'Equateur entre autres), ont réclamé pour l'Amérique espagnole le droit de proclamer sa neutralité, même en cas de sanctions collectives. C'est là un nouveau symptôme du sécessionisme américain dans un sens de retraite continentaliste, dont il n'est pas besoin de souligner l'importance. Abandonnant dans ce sens, la délégation panaméenne a proposé : 1^o Aucun Etat ne participera à des sanctions militaires auxquelles il n'ait pas consenti au préalable ; 2^o Les sanctions économiques ne seront pas effectives, sans l'approbation préalable des deux tiers des Etats composant le groupe continental auquel appartient la nation dont on requiert le concours sanctionniste à Genève. » Et le délégué du Pérou s'exprimait en ces termes :

« Il est absurde et préjudiciable aux bonnes relations internationales que l'application des sanctions s'impose à des Etats qui, en raison de leur commerce réduit avec l'Etat « sanctionné », ou par le fait de leur éloignement géographique, ne peuvent causer à ce dernier aucun préjudice, tout en provoquant entre eux et lui une tension morale tout à fait indésirable. »

En somme, l'Amérique espagnole esquisse un mouvement évident de retraite vis-à-vis du Covenant, et particulièrement en ce qui concerne l'application des clauses inscrites dans le Pacte et les instigations de ceux qui avaient essayé de transformer la Société des Nations en système de garanties pour ce qu'ils avaient obtenu par leur victoire militaire. Ce sont là, pour les Espagnols, des tendances souverainement importantes et dont, dans un avenir immédiat, la signification ne saurait jamais assez nous préoccuper.

D^r Camilo BARCIA TRELLES, professeur de Droit des Gens à l'Institut de Droit international.



Salamanca (21 janvier 1938) : une victime du bombardement rouge.

LE GOUVERNEMENT NATIONAL EST CONSTITUÉ

Le message du gouvernement

Salamanque, 2. — « Radio Nacional » a diffusé ce soir le message adressé à l'Espagne par le nouveau gouvernement national :

« Au moment où il se constitue, le gouvernement national exprime sa solidarité profonde avec l'armée de terre, de mer et de l'air, avec tous les chefs, les soldats, les marins et les miliciens qui la composent. La principale préoccupation du gouvernement, né de la guerre, sera le maintien de la communion spirituelle avec les combattants, unis dans la même volonté de vaincre. »

Le gouvernement adresse ensuite son salut « à tous ceux qui ont versé leur sang pour la patrie, à ceux qui souffrent, à ceux qui, en territoire ennemi, attendent l'heure de la libération. »

« L'organisation syndicale s'appuiera sur la classe ouvrière et distinguera patrons, techniciens et travailleurs. La liberté de penser sera assurée et la presse recevra un statut. Une nouvelle organisation municipale sera établie pour assurer une bonne administration locale. Une politique culturelle et sanitaire sera sévèrement appliquée. Les villages seront reconstruits. Les travaux publics seront activés. Le gouvernement assurera aux fonctionnaires la dignité à laquelle ils ont droit, mais il exigera d'eux le strict accomplissement de leur devoir. »

« La politique commerciale donnera lieu à une étude approfondie et le système fiscal actuel sera conservé. »

« Notre politique internationale sera une politique de paix, mais d'une paix compatible avec la dignité d'un grand peuple auquel une guerre héroïque donne le droit d'obtenir le respect maximum de tous les autres peuples. Le pays n'oubliera pas non plus ceux qui l'ont aidé dans la lutte contre le communisme. Une attention spéciale sera apportée aux relations avec les nations sud-américaines. Les intérêts matériels et spirituels des Espagnols résidant dans ces Républiques seront sauvegardés. »

Le message annonce ensuite l'application d'une politique de justice, ainsi que d'une politique agraire, pour donner aux cultivateurs la possibilité de vivre dignement par la valorisation des produits de la terre, le perfectionnement des moyens de travail, la diffusion du crédit agricole et la répartition judicieuse des propriétés foncières.

Le gouvernement affirmera la foi de l'Espagne et procédera à la révision rapide de toute la législation laïque créée par la République.

En dernier lieu, le gouvernement déclare qu'il revendiquera « tout ce qui appartient au sol espagnol ainsi que les trésors qui ont été enlevés à l'Espagne. »

En dernier lieu, « il y a les affirmations catégoriques à faire à tous ceux qui s'obstinent encore à traiter avec un Comité rouge qui n'a rien de commun avec un Gouvernement. Ces affirmations ont déjà été bien clairement exposées par le Chef, pour tout ce qui concernait une hypothèque du sol espagnol et affectant par conséquent son intangibilité et imprescriptibilité souveraineté, sont nulles. Nous revendiquons jusqu'au dernier pouce de notre territoire et également jusqu'au dernier, tous les trésors qui nous ont été arrachés. »

Davila prit le commandement de l'armée du nord, et, en six semaines, termina la prise de Bilbao et avança victorieusement sur Santander et les Asturies, comme collaborateur fidèle du chef. C'est un héros de la guerre qui a de magnifiques qualités d'expérience, d'intelligence, d'activité, et un esprit chevaleresque. Il fut nommé par le général Franco conseiller de la Phalange espagnole traditionaliste.

MINISTRE DES FINANCES : DON ANDRÉS AMADO

Il naquit le 14 décembre 1886. En 1906 il était avocat et entra dans l'armée en 1908, dans le corps des avocats de l'Etat, avec le n° 2 de sa promotion. Il fut au service du ministère des Finances de Madrid, puis assesseur juridique du ministère de l'Intérieur. De 1925 à 1930, il fut directeur général du Trésor et premier délégué du gouvernement auprès de la Compagnie du Monopole des pétroles. Un décret de l'année 1925 le chargea de la direction générale du ministère des Finances, par destination personnelle à l'initiative de M. Calvo Sotelo. Il fut nommé député aux Cortes aux élections de 1933 et 1936 avec la liste de Calvo Sotelo, qui le désignait spécialement pour sa droiture, son sérieux et son intelligence. Au juillet 1936, il fut nommé par le général Mola pour prendre part au conseil des Finances de la Défense nationale. Le conseil technique de l'Etat ayant été créé, il obtint la présidence de la commission des Finances, charge qu'il exerça avec une énergie remarquable. Par décision du chef de l'Etat, il est nommé de la Phalange espagnole traditionaliste. Le général Primo de Rivera l'avait fait grand-croix du Mérite civil.

MINISTRE DE L'EDUCATION NATIONALE : DON PEDRO SAINZ RODRIGUEZ

Il naquit le 14 janvier 1897. C'est une personnalité des plus remarquables parmi les intellectuels espagnols. Ses livres académiques sont nombreux et il fut licencié et docteur à vingt-deux ans. Il obtint une chaire de langue et de littérature espagnole. En 1926 il obtint, par concours, une chaire de bibliographie à l'Université centrale et il fut bibliothécaire de l'Ateneo de Madrid. Il a publié de nombreux ouvrages, notamment une Introduction à l'histoire d'Espagne et plusieurs livres de critique. Il a obtenu le prix national de littérature. C'est un de nos plus remarquables érudits, qui fait véritablement autorité en fait de bibliographie. Il est disciple de Bonilla San Martín. Par ses publications et ses discours, il contribua à propager dans toute l'Espagne les idées de Menéndez Pelayo. Il fut envoyé aux Cortes par la province de Santander et réalisa une véritable campagne nationaliste, prononçant de brillants discours contre la Constitution de la République. Au début de la guerre, il fut un véritable représentant de la pensée nationale contre les forces de la Révolution. En dehors du Parlement, il prit part à d'ardentes campagnes de propagande, qui lui valurent de grandes attentions de la part des éléments marxistes. Il collabora intimement à l'action politique de Calvo Sotelo. Il est actuellement conseiller de la Phalange espagnole traditionaliste et a rempli la charge de chef national de l'Education du mouvement.

MINISTRE DE L'ACTION SYNDICALE : DON PEDRO GONZALEZ BUENO

Il naquit à Madrid en 1896 et entra à dix-sept ans à l'Ecole des ingénieurs des ponts et chaussées dans la même promotion que l'ingénieur Juan de la Cierva, l'inventeur de l'aéroplane. Il fut secrétaire de la Chambre espagnole de production et de distribution d'électricité. Il resta éloigné de la politique jusqu'à l'avènement de la République et, à cette date, entra en rapport avec Calvo Sotelo, dont il partageait les points de vue. Au moment du mouvement national, il se mit aux ordres du général Mola, à Pamplonne. Le Conseil technique de l'Etat ayant été créé, il fut nommé membre de la Commission de l'Industrie et du Commerce. Il fut ensuite désigné comme chef des Services techniques de la Phalange espagnole traditionaliste et secrétaire politique de l'organisation. Il fut nommé rapporteur et rédigea le décret sur les comités de production et de distribution des syndicats en Espagne. Il connaît spécialement la vie économique et les problèmes du travail.

MINISTRE DE L'INTERIEUR : DON RAMON SERRANO SUNER

Il naquit le 12 décembre 1901. Licencié en droit à la promotion de 1923, il entra dans le Corps des avocats de l'Etat, l'année suivante, avec le n° 3. Il fut envoyé pour continuer ses études de droit aux Universités de Rome et de Bologne, puis en voyage par l'Etat. Il fut chef du contentieux à Saragosse, et avocat dans cette ville. Le parti « Action civique » lui offrit un siège pour la candidature d'opposition à la coalition républicaine socialiste et il fut nommé en 1933 et en 1936 par la minorité. Il défendit une politique autoritaire, contraire au faux conventionnalisme de la politique démocratique et libérale. Grand ami de José Antonio Primo de Rivera, et député de Guenaga, il mérita les faveurs de la Phalange espagnole. Ses discours sur des sujets d'administration et d'intérêt national sont remarquables, spécialement ses interventions sur la réforme de la loi de la comptabilité, sur les tarifs des chemins de fer, sur le patrimoine forestier, sur la loi municipale, etc. Syndic de la Fédération hydrographique de l'Ebre, il protesta au gouvernement du Fronte popular au nom de l'Aragon contre l'attribution des services hydrauliques à la Catalogne. Spécialisé en matière de régime local, il se signala lors de la discussion de la loi municipale. Il proposa immédiatement la loi d'amnistie qui fut votée et qui fut acceptée par le général Franco lui-même et qui fit rentrer dans l'armée des personnalités remarquables de Mola, Saliquet, Millan Astray, Berenguer, Losada, etc.

En contact étroit avec le général Franco et José Antonio Primo de Rivera, il prépara le glorieux soulèvement national et fit de nombreux voyages aux Canaries. Le 17 juillet, connaissant la difficile situation de Madrid, il resta et fut arrêté le jour de l'attaque de la caserne de la Montagne. Il fut emprisonné en compagnie de Raimundo Fernandez Cuesta, échappa au massacre le 22 août et réussit à être admis au sanatorium Espana où il s'enfuit depuis, pour se réfugier dans une légation.

Il parvint dans la zone blanche à la fin du mois de mars. Pour se venger qu'il leur eût échappé, les marxistes assassinèrent ses frères José et Fernando, ce dernier secrétaire de la Phalange des Baléares. Il est conseiller de la Phalange traditionaliste et fut chargé, par le chef, de l'unification du mouvement ; il réalisa cette mission au secrétariat politique du chef de l'Etat, se livrant en même temps à d'intéressantes études de droit. Il est l'auteur d'importantes études parues dans des revues de droit et de sciences. C'est un homme d'un caractère indépendant et ferme.

MINISTRE DE L'AGRICULTURE : DON RAIMUNDO FERNANDEZ CUESTA

Il naquit à Madrid le 5 octobre 1887. Docteur en droit à l'Université centrale, il entra dans le corps juridique de la Marine, où il a actuellement le



Le Généralissime Don Francisco Franco, chef de l'Etat, Président du nouveau Gouvernement national.

grade de lieutenant-colonel. Il publia un manuel de droit. Ayant pris part au concours du notariat et renoncé à plusieurs postes, il obtint celui d'Espartero (province de Gérone). Une étroite amitié l'unissait à la famille du premier marquis d'Espartero, et il connaissait José Antonio depuis son enfance. Au cours du meeting du 29 octobre, au théâtre de la Comédie, il se mit à la disposition de José Antonio Primo de Rivera, qui lui offrit une place de direction à la Phalange. Il en fut secrétaire général depuis 1934, exerçant dans le journal Phalange, et prit part à de nombreuses conférences. Après le triomphe du Fronte popular, il fut emprisonné à Madrid en mars 1936, comme faisant partie du Comité politique de la Phalange espagnole. Au moment de la mort de Calvo Sotelo, il fut arrêté et conduit à la prison modèle. Au début du mouvement, il connut le terrible calvaire de la prison marxiste, fut transféré de la prison modèle à celle d'Alcala de Henares, puis à la tcherna de cette ville. Serrano, et à la prison de Valence, sur l'initiative du chef, il put être échangé, et libéré de l'Espagne marxiste. Le général Franco le nomma secrétaire de la Phalange et conseiller national. Il a l'esprit d'un avocat militaire. C'est un homme d'élite, dur à lui-même comme aux autres. Un caractère énergique et un travailleur infatigable.

MINISTRE DE LA JUSTICE : DON THOMAS DOMINGUEZ AREVALO

Il a 54 ans. C'est un ancien parlementaire espagnol appartenant au parti traditionaliste et chef de son groupe à la Chambre. Il a représenté les éléments nationaux de la région de Léonais pendant ses absences. Au cours de sa vie, aussi bien qu'aux autres périodes parlementaires, il a réalisé aux Cortes une action brillante et efficace contre la démagogie marxiste. Avant adhérer au mouvement national, il a contribué à la préparation du mouvement et a aidé le général Mola pendant les premiers mois, collaborant avec le chef du Comité politique et du Conseil national. C'est un historien remarquable qui s'est occupé spécialement de l'histoire traditionaliste et de l'histoire juridique et généalogique de la Navarre. Ses principales œuvres sont : Trésor de Navarre. Temps passés. Charles VII. La propriété privée en Navarre. Il est fondateur et directeur de la Revue d'Etudes historiques et généalogiques. C'est un orateur célèbre ainsi qu'un historien scientifique éminent.

MINISTRE DES TRAVAUX PUBLICS : DON ALFONSO PENA BOEUS

Il est ingénieur des Ponts et Chaussées, des Canaux et des Ports, et âgé de 50 ans. Il était professeur à l'Ecole de Madrid, dont le prestige fut formé par plusieurs générations d'ingénieurs. Il honora le corps auquel il appartenait. Ses études sur les constructions en ciment armé sont spécialement remarquables. Il est l'auteur de nombreux ouvrages publiés en Espagne et à l'étranger, et on lui doit le projet du pont de Lisbonne au-dessus du Tage. Il a construit l'aqueduc de Tardienta, de 840 mètres de longueur, le plus grand d'Europe. Il est l'auteur de nombreux ouvrages scientifiques parus en français. Le Traité du ciment armé. Le Mécanisme électrique. Les Problèmes de l'électricité. L'Etude de la vibration. Il a en outre publié maints travaux dans des revues professionnelles et ses ouvrages sont employés dans les écoles espagnoles et étrangères. Au point de vue politique, il a seulement fait partie du Bloc national, dont le chef était Calvo Sotelo. Il parvint à s'évader de la zone rouge et à gagner l'Espagne nationaliste. Franco le chargea de la préparation du plan national des

travaux publics, auquel il a travaillé au cours des derniers mois.

MINISTRE DE L'ORDRE PUBLIC : DON SEVERIANO MARTINEZ ANIDO

Il naquit le 21 mai 1862. Il entra en 1880 à l'Académie d'infanterie, et six ans plus tard, fut affecté à l'Armée d'Afrique, où il se signala par ses actes d'abnégation. En 1896, il partit comme volontaire dans l'expédition aux Philippines, et y fut nommé commandant d'infanterie. Après avoir pris part à de nombreuses opérations, il revint dans la péninsule à cause d'une maladie contractée aux Philippines, fut nommé lieutenant-colonel et décoré de la Croix de Marie-Christine. Il revint en Afrique et eut de l'avancement pour les services qu'il rendit. Il fut nommé en 1910 aide de camp de Sa Majesté, et deux ans plus tard, directeur de l'Académie d'infanterie, puis général de brigade. Pendant la Grande Guerre, il visita le front anglais, fut décoré de l'Ordre du Mérite militaire. En 1918, il fut nommé général de division et, l'année suivante, il savant la Catalogne de l'anarchie à laquelle elle était soumise, et des crimes qui s'y perpétuaient. En effet, nommé gouverneur militaire de Barcelone pendant ses absences. Au départ du général Primo de Rivera, Martinez Anido suit fidèlement son ami et s'écrit à l'étranger. Au moment du mouvement national, il revint dans sa patrie, est nommé en octobre 1936 président de l'Œuvre nationale antituberculeuse et, en 1937, chef de la Sûreté intérieure.

La loi organique de l'Etat

La Loi Organique de l'Etat Espagnol a été promulguée en date du 30 janvier.

Dans le texte de la loi, on établit la structure de l'Administration centrale de l'Etat qui sera divisée en Ministères, ayant à leur tête un ministre, assisté d'un sous-secrétaire.

Les ministères dépendant de la Présidence, qui constitueront un portefeuille spécial, sont les suivants :
Présidence : Services de politique générale et de coordination.

Affaires Etrangères : Politique extérieure, traités internationaux, rapports avec le Saint-Siège, Protocole.

Justice : Justice, Notariat, Prisons et Affaires Ecclésiastiques.

Défense Nationale : Défenses de Terre, de Mer et de l'Air, dirigées par des sous-secrétariats administratifs. Indépendamment des fonctions du ministre chargé de ce portefeuille, le Généralissime conservera le commandement suprême des armées de terre, de mer et de l'Air.

Ordre Public : Sûreté, Frontières, Inspection de la Garde Civile, des Postes et Communications, Police du trafic.

Intérieur : Politique intérieure, administration locale, presse, propagande, tourisme, régions dévastées et réparations, bienfaisance et santé.

Finances : Finances, trésorerie, budget, propriétés et contributions territoriales, dette publique et retraites, douanes, timbre et monopoles, contentieux de l'Etat, banques, monnaies et change, assurances, régime juridique des sociétés anonymes.

Industrie et Commerce : Industrie, commerce et politique douanière, mines et combustibles, tarifs de transports, communications maritimes, pêches maritimes.

Agriculture : Agriculture, reboisement des montagnes, pêche fluviale, élevage, réforme économique et sociale des campagnes.

Education Nationale : Enseignement supérieur et secondaire, enseignement primaire, enseignement professionnel et technique, beaux-arts.

Travaux publics : Ports et signaux maritimes, travaux hydrauliques, routes et chemins de fer. La Présidence est assumée par le Chef de l'Etat. Les ministères, se réunissant avec lui, constitueront le Gouvernement National.

C'est au Chef de l'Etat qui, en vertu du décret du Conseil de la Défense Nationale du 29 septembre 1936, assumait tous les pouvoirs, qu'il appartient de fixer les règles juridiques d'un caractère général.

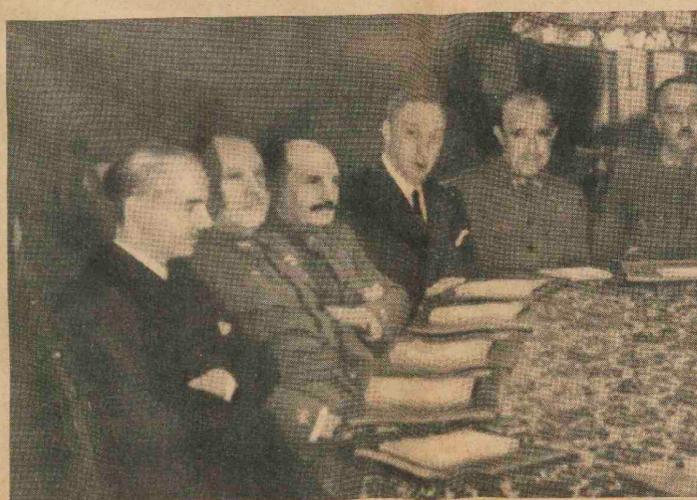


Le général D. Francisco Gomez Jordana, ancien président de la Junta Technique de l'Etat, vice-président et ministre des Affaires Etrangères du Gouvernement national.

LA PERSONNALITE DES MINISTRES

VICE-PRESIDENCE ET MINISTERE DES AFFAIRES ETRANGERES : GENERAL GOMEZ JORDANA

Fils du général du même nom, qui fut haut commissaire de l'Espagne au Maroc, il naquit le 1er février 1876. Il entra à l'Académie militaire à seize ans, et en sortit pour prendre part aux opérations de Cuba, où sa brillante conduite lui valut de l'avancement. Quelques années après, il entra à l'Ecole supérieure et obtint le grade de capitaine en 1903 ; il fut affecté à l'état-major central et nommé professeur à l'Ecole supérieure de guerre. Il prit une part brillante à la campagne coloniale du Maroc, au cours de laquelle il fut nommé colonel et s'intéressa aux affaires marocaines et se livra à l'étude de la situation de ce pays. Il fut nommé général de brigade en 1920, puis membre du Directoire militaire du général Primo de Rivera. Il prit part, en 1925, à la conférence hispano-française concernant les affaires marocaines et se montra partisan de la pacification du Maroc. Il fut élu président de cette conférence. La même année, il fut nommé général de division et se rendit à Paris comme plénipotentiaire de première classe pour les négociations au sujet du Maroc. En 1928, il fut nommé lieutenant général et haut commissaire au Maroc, charge qu'il remplit jusqu'à l'avènement de la République. Il fut poursuivi par le régime républicain, qui le maintint en prison pendant huit mois. Il fut condamné à deux ans de prison conditionnelle. En 1931, sur sa demande, il entra dans la réserve. Au moment du mouvement national, il se trouva à Saint-Raphaël ; il fut nommé président du Tribunal de justice militaire, puis président du Conseil technique de l'Etat où il accompagna l'œuvre très féconde. Il possède six grand-croix et décorations nationales et étrangères, parmi lesquelles la médaille du Maroc. Il est l'auteur de nombreux ouvrages accueillis avec faveur à l'étranger, parmi lesquels une étude sur l'art militaire. Par son caractère indépendant et énergique, par sa jeunesse spirituelle, c'est une personnalité des plus remarquables.



La première réunion du Ministère National, présidée par le généralissime Franco.

La prospérité en Espagne nationale

La guerre — est-il besoin de le dire ? — existe aussi bien à l'arrière que sur le front : car aucune des activités d'un peuple en armes n'échappe au rythme exceptionnel qu'impose la lutte militaire. La vie, à tous les points de vue, subit une modification profonde, pendant que l'on se bat. Ou bien son intensité augmente, s'accélère, entre en période fébrile, pour répondre aux nécessités de la campagne, parce que le globe de la guerre circule dans le torrent sanguin du peuple entier. Ou, dans le cas contraire, la vie de l'arrière languit, ralentit sa cadence et subit les graves collapsus de l'appauvrissement organique.

En Espagne nationale, à côté de l'armée puissante et triomphante, il existe un arrière en état de tension patriotique, qui travaille et produit avec l'optimisme que donne la certitude de la victoire. Dans la zone rouge, au contraire, la désastreuse situation économique dont on souffre, et dont on souffrira jusqu'à la libération par Franco, va de pair avec le pessimisme de troupes qui conçoivent la déroute comme une conséquence naturelle de l'idéal négatif qui les anime.

Pas de jour qu'il ne paraisse, dans la presse quotidienne et dans des publications de toute espèce, des données, des chiffres et des statistiques confirmant cette affirmation, et capables de convaincre le plus impénitent des partisans de la révolution marxiste de Valence. Et les Espagnols de cette zone irrédentiste, gémissant sous le joug de la barbare communiste, n'ont plus qu'à comparer leur faim croissante de chaque jour avec les chiffres astronomiques du prix des rares subsistances trouvées sur le marché.

Nous n'insisterons donc point sur cette différence, hélas ! si évidente, de la vie dans les deux camps espagnols. Nous nous bornerons à montrer (dans cette page et dans celles du milieu) quelques belles photographies, choisies au hasard, de scènes surprises dans la zone de l'arrière national. Car, non seulement elles constituent la preuve documentaire que la vie civile y est normale, mais encore elles reflètent l'optimisme d'une population heureuse et confiante en le triomphe définitif et prochain.

ment le cours des travaux agricoles et contrôle leurs résultats.

En résumé, la production totale du blé, de l'orge, de l'avoine, du seigle a augmenté dans une proportion variant entre 41 et 106 %. La production par hectare a été également supérieure à la moyenne des dix dernières années. Tout cela est dû à l'amélioration sensible des systèmes de culture.

Voici donc les résultats de cette œuvre magnifique du général Franco : après avoir couvert tous les besoins du pays, celui-ci disposait encore des quantités suivantes : 800.000 tonnes de blé, 160.000 de sucre, 200.000 veaux et 45.000 cochons. Quant aux autres céréales, à la farine, aux

légumes, aux conserves de fruits, etc., la production est également de beaucoup supérieure à la consommation nationale. Grâce à ce phénomène, les prix d'avant-guerre ont pu être maintenus pour tous les articles et l'on a pu nourrir parfaitement tous les habitants des provinces libérées.

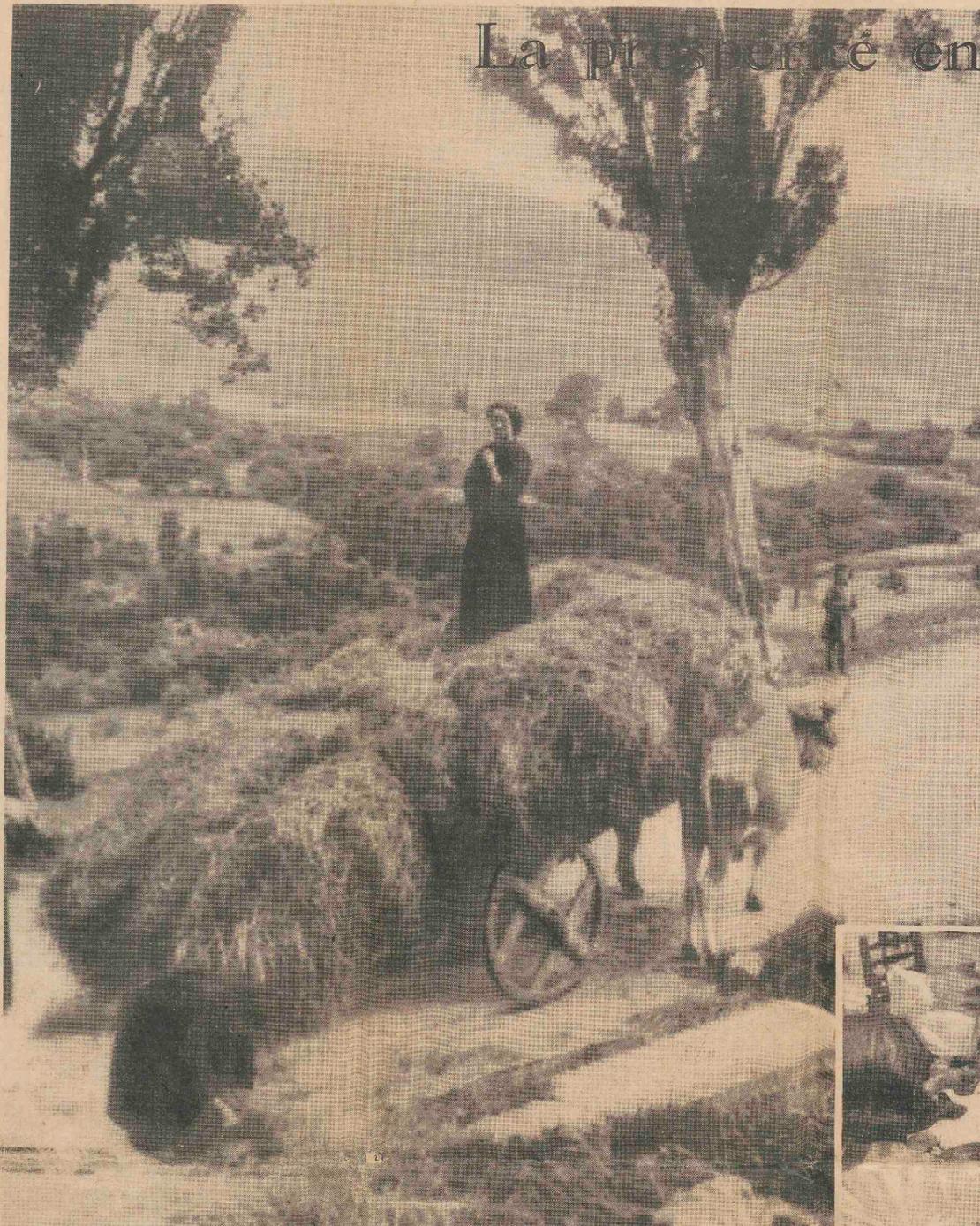
En outre, cet excès de production permet les échanges de produits avec l'étranger et l'approvisionnement, lorsque c'est nécessaire, des régions où règne la famine et que les troupes nationales arrachent à la domination moscovite.

Une autre préoccupation du Gouvernement national a été d'améliorer les conditions d'existence des agriculteurs et des cultivateurs. C'est ainsi, qu'en pleine guerre civile, on a créé le « Service national du Blé », chargé de réglementer l'économie de cette céréale par l'organisation syndicale de la Phalange Espagnole Traditionaliste. Ce « Service du Blé », comme chacun sait, achète toute la production du territoire national et la stocke. L'agriculteur a donc la certitude de vendre à un prix rémunérateur et n'a pas à s'occuper de la vente. Les minotiers sont obligés, même quand ils sont producteurs directs, à acheter du blé au « Service national ». Toute possibilité de spéculation est ainsi éliminée.

La surface destinée à la culture du blé sera fixée tous les ans d'après ces règles par le ministère de l'Agriculture suivant les besoins du pays.

En somme, la campagne espagnole a fourni, non seulement des combattants pour la guerre de libération, mais aussi les aliments qui leur sont indispensables. C'est également aux champs qu'aura lieu la plus grande transformation sociale, qui assurera aux nouvelles générations le bien-être qu'elles méritent. Le chef a dit : « Il faut élever à tout prix le niveau de la vie rurale, source vitale permanente de la patrie espagnole. »

E. MORALES Y FRALLE.



NAVARRÉ. Vallée de Baztan.
Phot. du Marquis de Santa Maria del Villar.



De l'air, du soleil et de la propreté, joints à des mets sains. C'est ainsi que « L'Aide sociale » de Salamanque soigne ses pupilles. On voit ici ses réfectoires.

L'organisation agricole de la nouvelle Espagne

Tandis que la zone réduite en esclavage souffre de la famine et de la terreur, l'Espagne libérée jouit d'une prospérité matérielle que le comte de Saint-Aulaire, dans un récent article, interprétait comme une conséquence de la solidarité spirituelle et d'une foi partagée par tous, dans les destins de la patrie espagnole.

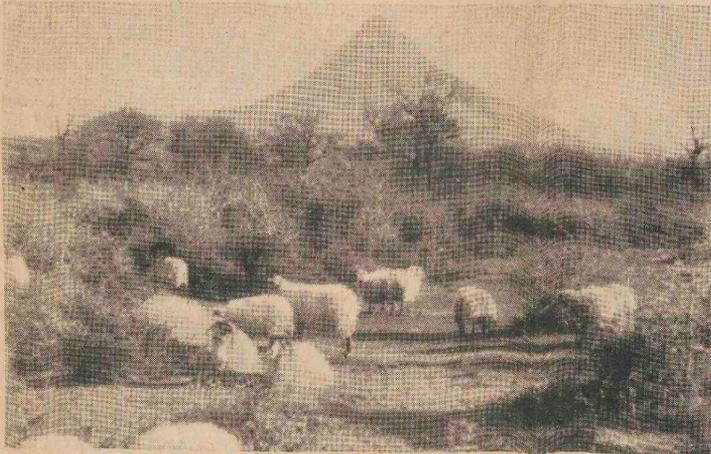
La principale préoccupation du Gouvernement du général Franco a été, en effet, d'assurer une alimentation abondante et saine à tous les habitants du territoire national et d'augmenter la production pour approvisionner à nouveau la zone libérée, en venant en aide aux agriculteurs par tous les moyens possibles.

L'année dernière, le Gouvernement national fit aux agriculteurs un prêt de 100 millions de pesetas. Il leur donna, en outre, les semences, les engrais, les machines agricoles et l'instruction indispensable à augmenter leur capacité de production agricole.

Les ingénieurs agronomes ont été magnifiquement secondés par les agriculteurs. Le prêt dont nous avons parlé subvint à tous leurs besoins sans être versé totalement. Les semences, non seulement ont été normales, mais, dans quelques secteurs, comme dans les provinces de Tolède et de Madrid, elles sont arrivées jusqu'aux premières lignes du front.

La production de l'huile est elle aussi normale, car les fabriques ont été également toutes ouvertes. D'autre part, la prochaine récolte d'olives s'annonce magnifique.

Le bétail, composé de races sélectionnées, universellement connues pour la boucherie, le lait



Pies de S. Donato.
Phot. du Marquis de Santa Maria del Villar.

et le travail, a énormément souffert sous la domination anarcho-communiste, mais le Gouvernement national est en train de le reconstituer. Dans

ce but, tous les centres agricoles ont entrepris une campagne active dont les résultats ne se feront pas attendre. Déjà, tous les syndicats agricoles ont augmenté l'installation des couveuses, ce qui a permis d'augmenter rapidement le nombre des poules et, par conséquent, celui des œufs.

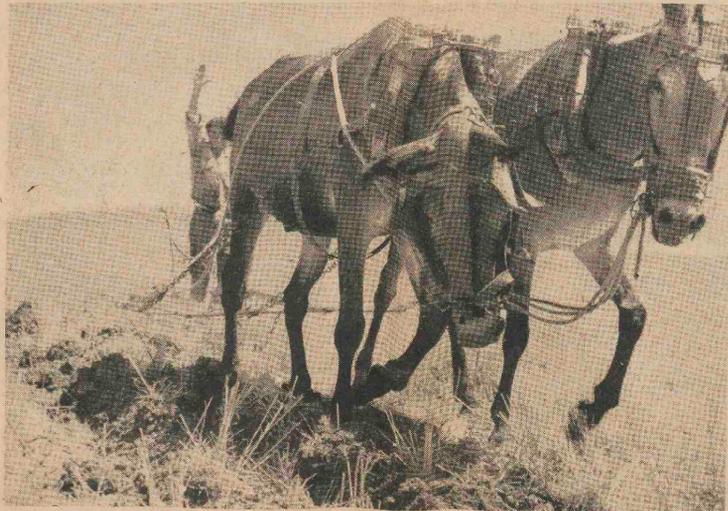
Le marché des bananes, qui occupe la troisième place dans les exportations espagnoles, a été réglé et contrôlé par la nouvelle Confédération exportatrice située aux Iles Canaries. Une nouvelle Fédération nationale, composée de producteurs d'oranges amères et chargée de leur exportation, a été également constituée.

La culture du houblon a passé de l'état expérimental à l'état d'application naturelle, ce qui permettra à l'Espagne d'arriver à en supprimer l'importation. En outre, dans les marais du Guadalquivir, près de Séville, la culture du riz a été commencée avec d'excellents résultats.

La superficie consacrée à la culture du blé a augmenté de 62.167 hectares et celle destinée à l'avoine de 3.500 hectares. La culture du fourrage et des légumes a augmenté également.

En revanche, pour ne citer qu'un exemple, dans la province de Malaga, qui fut libérée lorsque les semences étaient déjà faites, la superficie enssemencée non seulement avait diminué, mais, en outre, la récolte, du fait de la mauvaise exploitation, se trouva réduite de 40 %.

Au contraire, dans toutes les provinces libérées, les agriculteurs ont enssemencé normalement, même sur les terrains abandonnés par leurs propriétaires combattant dans les rangs nationaux. Le ministère de l'Agriculture possède une liste de ces propriétés contenant des indications précises sur ceux qui les cultivent actuellement. C'est ainsi que le Gouvernement suit attentivement



CASTILLE ! Haut l'Espagne ! avec un geste simple auquel le dur travail des champs donne toute sa valeur, ce travailleur salué, avec le bras levé, la réalité d'une vie meilleure, ferme comme son espérance dans la semence qui germera dans sa terre.

C'est le drame de Macbeth

Les seuls qui soient contents dans le camp rouge, ce sont les parvenus, bandits et meurtriers, qui se sont enrichis des dépouilles de leurs victimes ; les vagabonds et les brigands qui se sont enrôlés dans l'armée et sont arrivés à se parer d'une étoile ; les jeunes communistes, les nouveaux « senoritos », qui se sont emparés des postes les plus importants de l'administration. Mais ceux-là même sont en proie à l'angoisse et, de plus en plus, au fur et à mesure que l'épée de Franco les menace de plus près, jusqu'à présent ils avaient éprouvé une émotion semblable à celle que leur procurait une grande course de taureaux. Mais maintenant, leur sol de sang apaisé, ils regardent leurs mains souillées de sang. Ils n'ont plus qu'une obsession, faire disparaître la tache totale. Ils n'y parviendront jamais. Leur drame est celui de Macbeth.

Et c'est aussi le drame de Macbeth, qui torture les hommes du gouvernement rouge. Pourquoi leur propagande par la presse, par la radio, par des allées et venues à la Société des Nations et à Paris, pour se montrer à l'opinion universelle sous l'aspect d'une démocratie possible ? Pourquoi leurs invitations à visiter l'Espagne rouge et adressées à des personnalités étrangères, si ce n'est pour effacer la tache de sang, qui souille leurs mains, si ce n'est parce que la fumée des églises brûlées les étouffe, si ce n'est parce qu'ils se sentent isolés ?

Madrid, centre nerveux le plus sensible de toute la zone rouge, est le lieu où l'on peut le mieux constater cet esprit d'hostilité, de méfiance, de découragement, d'angoisse qui s'est emparé de la population. La misère, la détresse ambiante contribuent à l'exaspérer davantage. Passez dans les rues : vous ne voyez que maisons de commerce vides et fermées, jardins fous, voitures délabrées, longues files de gens abattus, faméliques, mal habillés, qui attendent des heures et des heures, avec une patience asiatique, de pouvoir acheter enfin un kilo d'oignons ou cinquante grammes de riz, seule nourriture peut-être d'une famille pendant trois jours.

Emile DELFIN,
échappé de Madrid.
« La Nation belge »,
9 janvier 1938.



CASTILLE. Le nouvel Etat organise les services agricoles, protégeant les droits du travailleur paysan. Celui-ci sait maintenant jusqu'à quel point le marxisme le ruine. Et depuis quand le régénère le mouvement sauveur de l'Espagne.

Entrée chez Franco



Mais le plus frappant n'est pas dans ces constatations matérielles, ni dans les articles des journaux, ni même dans les propos des passants. Pour moi, il réside dans les attitudes, la démarche, le regard : miroirs où s'inscrit le moral d'une nation. Pendant trois semaines et demie, chez les gouvernements, j'avais vainement cherché dans les yeux de mes interlocuteurs ou des inconnus, ce que je ne sais quoi qui exprime la confiance, j'avais vu des gens résignés, patients, insoucians ou braves. J'avais cru discerner des lueurs d'espoir, cet emprunt sur l'avenir. Personne qui témoignât d'une certitude.

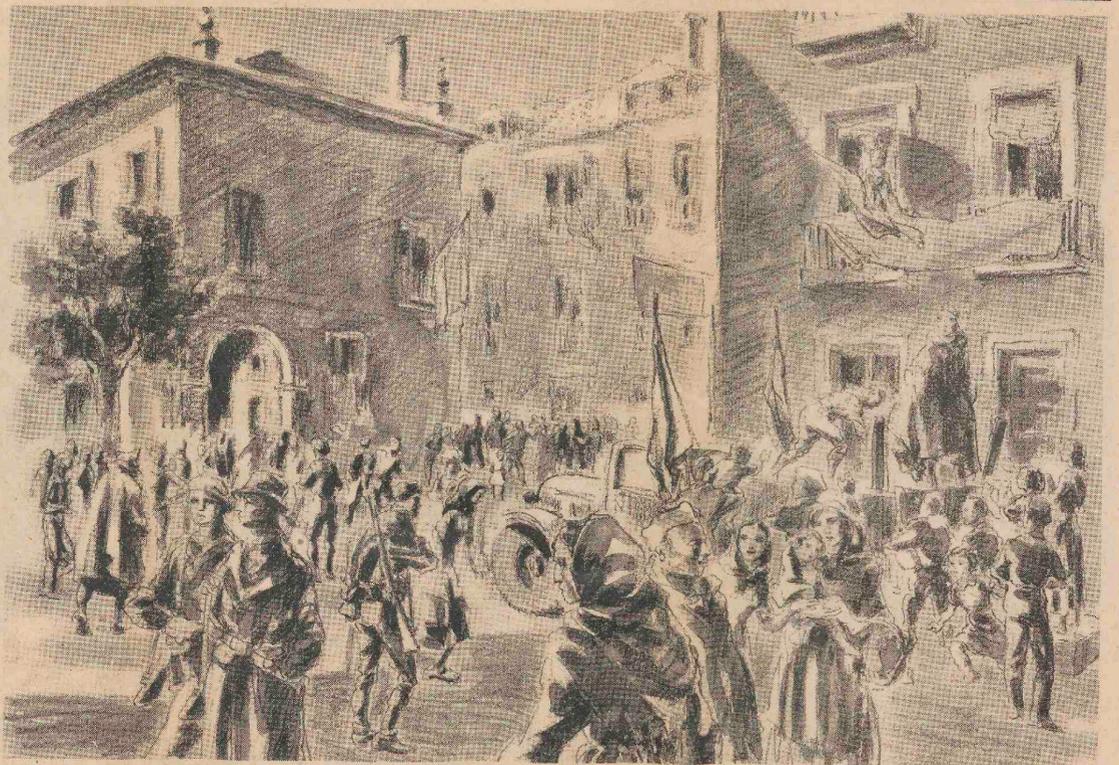
Même pas, surtout pas chez les enfants, à qui les années n'ont pas encore appris l'art de la dissimulation. A Madrid, leurs yeux avaient quelque chose de tendu, d'inquiet, où ne se marquait pas seulement la crainte du bombardement, mais bien une anxiété plus prolongée dans le temps. Surtout, il manquait cet éclair de certitude qui illumine le regard des gosses de Saint-Sébastien et d'Irun, les premiers dont l'attitude m'a frappé. Certes, le moral est fonction des conditions matérielles. Il y a chez les rouges beaucoup de misère. A Madrid, quand j'y passai, des poupons mouraient de faim. Pourtant, les terres occupées par les gouvernements sont parmi les plus fertiles de l'Espagne. Alors ? Mauvaise répartition des produits du sol ? Evidemment.

Défiance, méfiance, soupçons, jalousie. Le communisme basé sur une philosophie purement matérialiste, l'anarchie qui n'est qu'un égoïsme poussé à l'absurde, mêmes certaines formes du libéralisme ont frappé à mort l'idée de solidarité, d'entraide.

A Irun, à Saint-Sébastien, je me suis trouvé en présence de quelque chose de vraiment neuf. Non que j'y aie découvert des petits saints. Certes, non ! Mais des enfants, des femmes, des hommes qui ont davantage confiance en eux-mêmes parce qu'ils suspectent et abusent moins autrui.

O. TREYDAUD (1).

(1) Ce journaliste suisse a visité les deux zones espagnoles. Sous le titre « Deux carnets de route », il vient de publier ses impressions dans la « Feuille d'avis de Lausanne ». Nous détachons quelques fragments de son entrée chez Franco.



A Avilés : l'Auxilio social distribue des secours à la population libérée. (Dessin de Rémusat.)



La carriole du paysan a été assaillie par ces fillettes qui, par leur espièglerie, mettent une note de joie dans la vie des champs.

rents du Komintern, a donné un magnifique exemple d'abnégation et de patriotisme, et s'est enrôlée en masse dans l'armée de Franco. La plupart des professeurs de la zone rouge avaient rallié la zone blanche ; ceux mêmes qui, figures notables de la République, professaient les théories les plus avancées, ont dû fuir persécutions et menaces, à l'étranger, où leur silence constitue une accusation.

Telle était la situation quand, dans l'Espagne nationale, tranquille et sûre de l'avenir, en face d'une zone rouge où un ordre relatif ne règne que par la terreur, le foyer de la culture espagnole a été magnifiquement rallumé.

L'effort des dirigeants révolutionnaires depuis les premiers temps de la République jusqu'à l'apogée du Frente popular, avait tendu à détruire tout ce que l'enseignement gardait d'espagnol et de chrétien, pour le remplacer par une culture internationaliste et anticatholique. Tout symbole religieux avait été retiré des écoles ; des difficultés de tout genre étaient opposées au fonctionnement d'instituts d'enseignement privés.

L'enseignement officiel répudiait tout spiritualisme, pour s'orienter vers le positivisme ou un matérialisme total, et vers la « désespagnolisation » de la culture.

C'est sous le signe de Menendez Pelayo, qui fut le plus grand champion d'une culture espagnole nourrie de spiritualité chrétienne, d'une science inséparable de la tradition et de la foi catholique, que le renversement s'est opéré.

Il est impossible de nier ces jalons de l'histoire d'Espagne et du christianisme qui s'appellent : Covadonga, las Navas de Tolosa, Lepante. La découverte et la conquête de l'Amérique ont pu donner lieu à des abus et à des cruautés, mais le moteur primordial de l'expédition aventureuse de Colomb était l'évangélisation d'un autre monde, et les violences du tempérament espagnol ont trouvé leur frein et leur contre-pair.

C'est ainsi que les commissions présidées par les recteurs des universités procèdent à une réorganisation des Bibliothèques, en rapport avec la nouvelle orientation de l'Etat et avec le caractère universitaire, scolaire ou populaire de ces établissements.

Un ordre du président de la commission technique, en date du 16 septembre, a décidé l'organisation dans toutes les universités d'une série de leçons groupées en deux cours semestriels, embrassant les divers aspects de la littérature, de l'histoire, et de la science espagnole, sous les auspices du grand polygraphe et patriote espagnol : Menendez y Pelayo.

Ces cours, qui ont attiré un nombre extraordinaire d'auditeurs, étudient le mouvement na-

les informations et s'efforce de réaliser après étude une révision de l'enseignement conforme aux vœux reconnus légitimes des universités et des organismes culturels.

Le Syndicat concourt directement à l'œuvre par la création de bourses, la surveillance du centre d'enseignements, la proposition d'échanges inter-scolaires avec les étudiants étrangers, en organisant l'hygiène et la culture physique et diverses manifestations intellectuelles telles que le Jour du Livre, le Théâtre national universitaire, etc.

Au sommet de cette Espagne de l'esprit, Franco vient de placer, par un décret de création récent, un Institut d'Espagne, comprenant, à l'exemple de celui de France, les six Académies dépourvues jusqu'ici de lien commun :

La réforme de l'esprit



A Grenade où les fondateurs de l'Espagne moderne : Ferdinand et Isabelle, dorment dans d'humbles cercueils de plomb, sous la table somptueuse qui supporte leurs effigies de marbre, à Saragosse, dans la caserne qui fut leur palais, aux plafonds rutilants de l'or vierge d'Amérique, aux deux

le groupement des sommités intellectuelles de l'Espagne, par la réorganisation générale de l'enseignement.

A Séville, un aimable recteur m'a fait visiter l'Université. Elle avait retrouvé son calme studieux, plusieurs fois violé par des bandits armés sous le régime, je ne dirai pas le gouvernement, du Frente popular.

Dans la chapelle fut reconnu, avec émotion, la Vierge de la Macarena, soustraite pendant des mois, par des mains pieuses, à la fureur des iconoclastes. Cette présence m'a paru symboliser l'union de l'âme populaire, qui s'est retrouvée, avec la haute culture espagnole.

A Salamanque, dans la vieille Université de cette ville que les Custillans nommaient jadis : « Mère des Vertus, des Sciences et des Arts », je me suis assis sur des bancs faits d'une poutre

extrémités du méridien axial de la péninsule, comme dans toutes les villes nationales, j'ai vu le « Joug et les Flèches » des rois catholiques, symbole de fidélité et d'union, adopté par la Phalange espagnole comme l'emblème des forces traditionnelles unies pour repousser le marxisme dévastateur.

Aujourd'hui, la fureur de destruction paraît suspendue, d'un côté par la protection des armées victorieuses, de l'autre parce qu'il ne reste plus grand-chose à piller et parce que l'ordre est venu de manifester de nouveau du respect pour ce que l'on n'a pu abolir ; car il faut se concilier les modérés hésitants et les catholiques abusés.

Les pointes des flèches restent offensives, car la libération n'est pas complète ; mais le faisceau qu'étreint la main de Franco est tendu vers l'édification d'une Espagne nouvelle, où les valeurs anciennes s'intègrent avec les acquisitions de l'expérience et de la science moderne, dans une création résolument tournée vers l'avenir.

Des hordes sauvages, pour dresser dans sa pureté asiatique l'Espagne des soviets, ont voulu faire table rase du passé chrétien. Elles ont anéanti des trésors d'art et de pensée ; des chefs-d'œuvre de peinture ont été lacérés ; de merveilleux rétables transformés en bois à brûler ; des bibliothèques sans prix, comme celle de la Casa Velasquez, livrées aux flammes. Artistes et écrivains de tous les pays se sont émus, la Société des Nations est intervenue, le Gouvernement français a offert un abri aux œuvres qui n'étaient plus en sécurité et dont une débâcle rouge aurait achevé le désastre.

La culture espagnole était menacée de disparaître, entraînant l'écroulement de la civilisation latine.

Le gouvernement de Franco a compris que l'Espagne nouvelle devait s'établir avant tout sur des bases spirituelles et rassembler les forces dispersées. A une nation, dont un furieux désordre, le déchaînement des bas instincts provoqué par une propagande multiforme, avait obscurci la voie, il fallait restituer un idéal nouveau. C'est l'œuvre qui s'accomplit aujourd'hui par



SALAMANQUE. Aide sociale. Les enfants de l'Aide sociale sont gais.

fruste, en face de la chaire où le P. Victoria fonda le droit international, et j'ai compris le rayonnement mondial de la culture espagnole.

Déjà les universités d'Espagne, terrorisées par la vague de destruction menaçante, s'étaient réunies à celle de Salamanque, et s'étaient adressées au monde, pour lui dire qu'elles faisaient la guerre à la Révolution.

La jeunesse universitaire, si indépendante d'idées, si républicaine de tendances, le jour où elle a vu l'abîme ouvert à l'Espagne par les adhé-

tie dans l'ardeur et l'oubli de soi-même des saints et des missionnaires jadis de cette terre excessive.

C'est pourquoi le sentiment national n'y peut être séparé du sentiment religieux.

Franco l'a compris, avec ceux qui se vouent autour de lui à la résurrection de l'Espagne.

La vie normale des universités a naturellement souffert de l'état de guerre, mais les écoles n'avaient pas cessé de fonctionner à plein rendement.

Pour infuser à l'enseignement une essence nouvelle, pour donner une nouvelle orientation à la formation spirituelle de l'Etat, des cours brefs ont été institués dans les universités pendant la deuxième quinzaine d'août. Soixante leçons en quinze jours. Leçons faites par des professeurs universitaires ou des hommes de lettres éminents. Des milliers de maîtres les ont suivies avec enthousiasme. Thèmes religieux, historiques, pédagogiques, artistiques ont été abordés, de manière à préparer les maîtres à la mission que Franco leur a ainsi définie :

« C'est à vous qu'il appartient de cultiver les idéaux nationaux, à vous que revient la mission extraordinaire et sacrée de forger la grandeur de l'Espagne. Votre mission, maîtres, est de créer ; du premier plan que vous occuperez, vous devez consacrer de toute votre âme à éduquer les générations, pour créer l'Empire que le peuple demande.

« Sur les fronts de bataille on combat par les armes, mais notre victoire là-bas importerait peu, si nous ne remplissons pas notre obligation de désarmer moralement l'ennemi, de former sa conscience jusqu'à élever son cœur, dans cette autre bataille dont vous devez être les officiers et les généraux. C'est à vous qu'il appartient de désarmer l'Espagne rouge. »

Pour faciliter la transition, pour que l'œuvre soit solide et définitive, la réforme totale prévue pour l'enseignement secondaire ne s'exécute encore que partiellement et progressivement, d'après les mêmes principes.

tionnel dans ses antécédents et sous ses aspects présents et futurs.

On espère faire surgir de la paix universitaire un climat spirituel, une nouvelle « Hispanité ».

Pour assurer la solidité de l'œuvre et l'harmoniser avec l'organisation de l'Etat, le général Franco a ordonné la fusion du Syndicat espagnol universitaire, S. E. U., antérieur au mouvement, et du Groupement scolaire thalangenien A. E. T., fusion parallèle à celle des Phalangistes et des Requetés.

Le travail d'unification d'où est sorti un nouveau syndicat espagnol universitaire, a été dirigé par un homme éminent, une des figures les plus remarquables du mouvement intellectuel espagnol : Don Pedro Sainz Rodriguez, titulaire d'une chaire à l'Université de Madrid, aujourd'hui ministre de l'Instruction publique.

La vitalité du Syndicat s'est affirmée au cours des trois conseils nationaux qu'il a réunis en 1935, et depuis le début du mouvement libérateur. Il compte en ce moment plus de 30.000 membres, chiffre remarquable si l'on considère que l'inscription n'est pas obligatoire, et que ce chiffre ne comprend que les affiliés des provinces nationalistes. Mille affiliés nouveaux ont demandé leur inscription après la libération de Bilbao et de Santander.

Le dernier congrès s'est préoccupé d'assurer aux professeurs une situation indépendante ; il a préconisé la création d'une Université nationale ouvrière, destinée à élever le niveau intellectuel des classes laborieuses, à assurer dans tous les milieux la sélection des plus aptes, dont l'Etat doit garantir les études et le placement ultérieur. Le Syndicat prépare ainsi le travail de la commission technique de l'Etat, qui concentre

Académie espagnole, académies de médecine, d'histoire, des sciences morales et politiques, des Beaux-Arts, et des sciences exactes.

La constitution solennelle en a été célébrée le 6 janvier, à la vieille Université de Salamanque, en présence du corps diplomatique et de toutes les autorités civiles, militaires et ecclésiastiques.

C'est ainsi que s'achève l'édifice, c'est ainsi que Franco, avec une volonté calme et opiniâtre, rassemble, en un faisceau unique d'ardentes flèches, toutes les forces qui formeront l'Espagne de l'avenir. A côté des œuvres sociales libératrices de la misère et de la haine, dont il a déjà été parlé dans l'Occident, il organise un système d'enseignement et de culture nationales, destiné à élever l'esprit de la race, à fournir à l'Espagne nouvelle dans sa marche la colonne de lumière qui guidait les Hébreux dans les ténèbres du désert. Et l'œuvre sereine et définitive qu'il poursuit contraste avec les convulsions de l'Espagne de Moscou.

Un pays qui ressuscite ainsi et dont la force latente éclate en générosités sociales autant qu'en actes d'héroïsme guerrier, est un pays sauvé, devant lequel s'ouvrent les plus magnifiques perspectives d'avenir.

Plus à Dieu que la France, échappant à l'étreinte de ceux qui l'épuisent pour des fins personnelles ou par servitude aux ordres de l'étranger, retrouve un jour, comme l'Espagne de Franco, l'union des cœurs pour la paix sociale, l'idéal qui fit d'elle au cours de l'histoire le champion de toutes les causes généreuses, et que les Français extrêmes ou moyens, comprennent la différence qui sépare Franco de Staline, sainte Thérèse de Margarita Nelken et Jeanne d'Arc de la Pasionaria.

H. JOUBERT.



La traditionnelle prière de la bénédiction de la table ne peut se perdre en Espagne. Avant de s'asseoir dans la saine salle à manger du jardin, les enfants invoquent le Dieu bon qui va jusqu'à penser aux oiseaux sans nourriture.

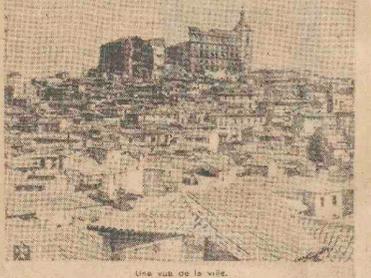
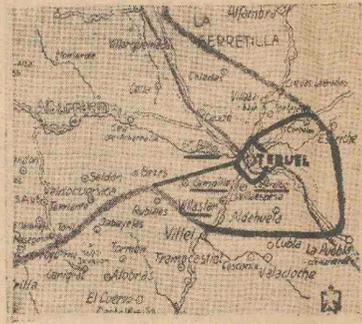


FAÇADE DE L'UNIVERSITE DE SALAMANQUE.

LA BATAILLE



FRONT D'ARAGON. Secteur Teruel. Sentinelle nationale supportant près des barbelés la température de 12 degrés au-dessous.



Teruel. Carte des opérations. Ligne grise: front le 15 décembre. — Ligne noire: front le 19 décembre.

UTILITÉ D'UN VOYAGE EN ESPAGNE

Dans son numéro du 22 janvier, le « Travail », de Genève, publie une vue de Teruel, qui surprendra autant les admirateurs de la vaillante petite ville aragonaise que les fervents de Tolède.

Les uns et les autres se demanderont comment l'Alcazar de Tolède a pu tenir se loger dans la photographie de Teruel, publiée par le « Travail ». Le voyage de M. Nicole en Espagne, n'aura pas été inutile : ayant glané chez les brûleurs d'églises des renseignements de cet acabit, on peut juger par cet exemple de la valeur du reste de sa documentation.

SUR LE FRONT DE TERUEL



L'une et l'autre commencent par l'infiltration de colonnes marxistes entre les positions nationales d'un front discontinu. Cette infiltra-

La grande bataille de Teruel, qui a eu plusieurs phases, victorieuses en fin de compte pour l'armée nationale, rappelle, par son ampleur et par les pertes très lourdes éprouvées par les gros des forces marxistes, la bataille de Brunete.

qui forme le contrefort et de la défense naturelle de la ville, exactement au nord. Ce massif se trouve placé entre la grande route qui mène de Teruel à Saragosse et la vallée du Rio Alfambra ; c'est un massif imposant, hérissé d'aspérités, dont les côtes oscillent entre 1.000 et 1.200 m. Ces positions se trouvent, depuis le début de la guerre, entre les mains des marxistes, qui les avaient puissamment fortifiées avec des abris de ciment armé, des réduits aménagés contre le tir de l'aviation et de l'artillerie, des galeries souterraines et des nids de mitrailleuses à feux croisés. Des sommets fortifiés de Alto de las Celadas, les marxistes pouvaient agir, non seulement contre les positions de la ville de Teruel, mais aussi contre les lignes nationales de Caudete et

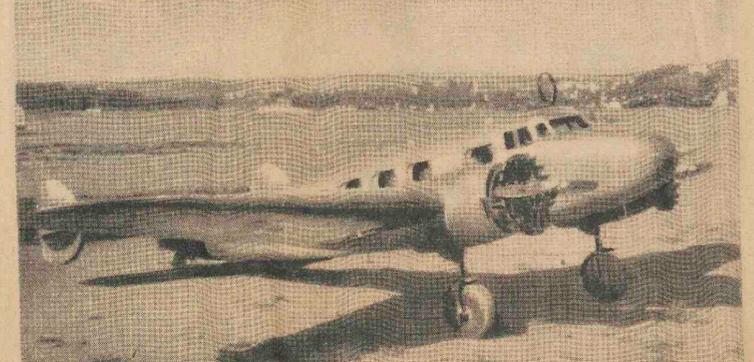
on a pu remarquer deux tendances : d'un côté l'armée nationale a brisé la poussée des rouges qui, profitant de l'inaction relative des forces du général Franco, avaient déclenché des attaques désespérées et inutiles contre les positions qui entourent Teruel, à une certaine distance, dans l'intention de distraire l'attention du commandement national de l'objectif de la ville elle-même. De l'autre côté, l'action de l'aviation a été intense et elle a eu lieu principalement contre l'arrière, l'aviation du général Franco bombardant les concentrations marxistes et les objectifs militaires de l'arrière, et le commandement rouge organisant des expéditions dites « de représailles » comportant le bombardement de villes ouvertes de l'Espagne nationale et entraînant la mort de femmes et d'enfants qui appartenaient à la population non combattante. Examinons ces différents aspects de la guerre.

Un calme relatif, disions-nous, a régné aux alentours de la ville de Teruel et sur les montagnes qui la dominent ; il ne s'est pas agi d'une stabilisation à proprement parler, mais plutôt d'une reprise de la guerre de tranchées qui avait eu lieu jusqu'ici sur le front d'Aragon. Cette accalmie s'est produite au moment où l'armée de Franco, ayant repris l'initiative de la bataille, enveloppe les lignes adverses et occupe totalement les hauteurs de Celadas, le massif de la Pedriza et les hauteurs de Muleton, portant la ligne du front jusqu'aux abords du Rio Alfambra.

Pendant quatre jours, les secteurs situés au nord de Teruel, près des sommets de la Sierra Palomera, ont été le théâtre d'attaques désespérées de la part des forces marxistes. Ces attaques eurent lieu sur plusieurs points, aux environs des villages de Buena et de Singra et à la hauteur du village de Santa Eulalia. Phi-

toujours bornée à des objectifs militaires de l'arrière, cherchant à les atteindre de façon précise pour éviter de faire des victimes parmi la population civile ; elle a bombardé les dépôts d'essence de Valencia, les principaux centres de fabrication et les industries de guerre de Barcelone ; les barrages de Tremp et de Noguera, qui fournissent le fluide électrique à toute l'industrie militaire rouge, la gare de Puigcerda, ou étaient

Hier 6, le nombre de prisonniers se montait à 3.000 : 11 officiers supérieurs et officiers, dont 1 officier d'état-major, portant de très intéressants documents, et de très nombreux commissaires politiques. Les morts rouges recueillis par les nationaux dépassent 2.000 ; la 46^e brigade internationale a été complètement détruite. Le premier matériel pris comprend deux batteries complètes, des centaines de mitrailleuses, 300 fu-



Le bimoteur « Lockheed », pris aux rouges.

entreposés plus de cent wagons de matériel de guerre et des concentrations militaires marxistes.

Devant cette attitude, nous constatons que le lendemain du bombardement des industries de guerre de Barcelone et de l'incendie des dépôts de Valencia, le ministre de la Défense du gouvernement de Barcelone annonça publiquement que les avions marxistes allaient bombarder, à titre de représailles, les villes ouvertes de l'arrière national. Les avions rouges ont causé des vic-

sils mitrailleurs, des camions, des mortiers, des dépôts de munitions, des tanks et du matériel de fortifications. La quantité en est énorme et il est encore impossible de le dénombrer.

Les pilotes nationaux ne sont pas des mercenaires

« La flotte aérienne nationale se maintient dans l'offensive, en causant à l'ennemi des pertes qu'il ne répare pas dans la même proportion, ne sachant d'ailleurs garder invulnérables la plupart de ses centres. Dans un combat aérien qui eut lieu le 12 octobre, trente-quatre avions nationaux offrirent le combat à quarante-cinq rouges et leur descendirent vingt-quatre appareils, n'en ayant perdu eux-mêmes que quatre. Une preuve que les centres nationaux sont les plus forts, c'est le cas de Saragosse, ville qui n'est située qu'à 7 milles du front de bataille... »

« Cette immunité des centres urbains est due, en partie, à l'efficacité des prises en chasse chez les nationaux, à leurs canons antiaériens et à leurs réflecteurs. Mais la principale cause est la supériorité de leurs équipages sur ceux de leurs adversaires et l'habileté qu'ils déploient pour leur infliger défaites et représailles. »

« Les avions espagnols (et je parle ici pour l'ensemble des deux camps aux prises dans la guerre civile), est un Espagnol nationaliste, qui, à cette heure, a remporté officiellement trente victoires, et aucune preuve n'a été fournie du contraire — qu'il est parvenu à descendre vingt-quatre appareils ennemis. »

« Les pilotes nationaux sont presque tous des volontaires. Leurs adversaires sont, pour la plupart, des gens qu'on oblige à combattre, ou des étrangers qui se sont engagés sous la promesse de grosses sommes à toucher en cas de succès. »

« Des hommes ainsi contraints et des étrangers, ne sauraient avoir aucun enthousiasme ; on ne peut pas les assimiler à des volontaires. C'est là une des raisons de l'énorme supériorité des nationaux, supériorité qui leur a valu leur suprématie dans l'air. Il faut tenir compte aussi de leur conviction que, en combattant la terreur rouge en Espagne, le général Franco dirige une croisade chrétienne et défend en même temps la morale et la civilisation. »

General P. R. C. GROVER.
« The Observer »



Salamanque (21 janvier 1938) : les effets du bombardement de l'aviation rouge sur l'Avenue.

tion marxiste est immédiatement contenue et paralysée par l'armée nationale, qui lui oppose une digue contre laquelle rebondissent et se brisent toutes les tentatives rouges. Et on en arrive finalement à la troisième phase, c'est-à-dire à la contre-offensive victorieuse de l'armée nationale.

de Coueud et le passage par la route de Teruel à Calamochà.

Tout ce système de défense est tombé entre les mains de l'armée nationale.

Dans ces circonstances, alors que la bataille de Teruel entrait dans sa phase décisive, qu'il n'était plus nécessaire de se préoccuper de porter secours à sa garnison, le mouvement enveloppant sur les ailes, qui caractérise cette campagne si dure depuis son début, se complétait.

Teruel est virtuellement aux mains du général Franco qui, non seulement l'encercla par l'ouest et le nord-ouest, mais, du fait de l'avance de ces jours derniers, empêcha aussi toute progression rouge par le nord et le nord-est. A la suite de la manœuvre qui a eu lieu, les nationaux peuvent prendre à revers les positions de Santa-Barbara et El Mansueto, qui protègent la ville par l'ouest.

Se trouvant presque complètement encerclés, ses meilleures forces de choc ayant été détruites au cours des batailles très dures de Las Pedrizas et El Muleton, le commandement marxiste voulut faire une diversion stratégique et, le 25, il attaqua les lignes nationales qui protègent la route de Saragosse à Teruel, entre Singra et Torre La Carrel, au nord de Celadas. Partant des sommets de la Sierra Palomera, et fortement appuyés par un grand nombre de chars d'assaut, les marxistes arrivèrent à peu de kilomètres de la route dans le secteur de Singra ; mais ils s'y heurtèrent à l'inflexible résistance de la ligne nationale. Depuis lors, leurs tentatives se sont renouvelées, arrivant au nord jusqu'à Buena, et au sud jusqu'à Celadas, sans obtenir sur aucune de ces positions un résultat plus favorable. Les attaques marxistes ont été littéralement repoussées sur toute la ligne, alors que les communications du général Aranda avec l'arrière sont intactes.

Après les dernières semaines de lutte acharnée sur le front de Teruel, la semaine passée a été marquée par un calme relatif. Ces jours derniers,



Saragosse : Hôpital du Refuge. Effets produits par le bombardement rouge.

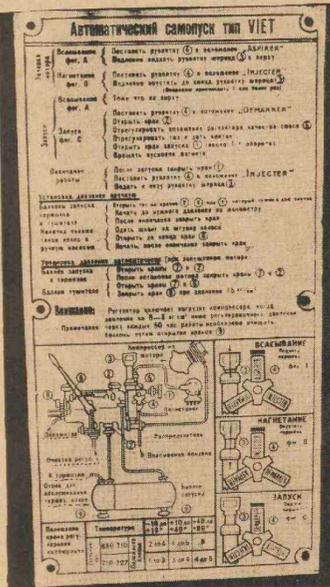
sieurs divisions de renfort avaient été amenées de divers fronts rouges et jetées en masses compactes contre les lignes nationales, dans l'espoir de les briser. L'avance était protégée par des compagnies de chars russes qui cherchaient à neutraliser la supériorité de l'artillerie nationale. Ces vagues d'assaut marxistes, lancées avec un élan désespéré, se brisèrent inévitablement contre les lignes nationales.

Au cours de la semaine dernière, l'activité de l'aviation contre l'arrière a été intense. Il faut signaler que l'aviation nationaliste s'est

times innocentes à Salamanque, à Séville et à Valladolid.

NOUVELLE VICTOIRE

Au moment de fermer cette édition, 6 février, nous apprenons les premiers résultats de la bataille de mouvement qui commença le 5. Les nationaux ont défoncé le front marxiste sur une longueur de 50 kilomètres. Seize villages et une quarantaine de positions ennemies ont été occupés.



Schémas et maquettes d'un moteur d'avion russe pris par les nationaux.

qui rétablit ou dépasse les positions primitives et met en fuite l'ennemi, poursuivi et démoralisé.

Dans notre chronique précédente, nous laissons l'armée nationale victorieuse à nouveau, après les rudes journées des 17, 18 et 19 janvier.

Les opérations de cette phase se sont déroulées exclusivement sur l'aile gauche du front national, tandis que les précédentes se déroulaient sur l'aile droite. Ce fut alors le corps d'armée du général Varela, qui, dépassant et occupant El Campillo, entourant les positions marxistes de Villastar, se lança, dans un vigoureux assaut, jusqu'à toucher la capitale. C'est maintenant le corps d'armée du général Aranda qui, avançant d'ouest en est dans la région nord de Teruel, a occupé des positions que les marxistes possédaient depuis le début de la guerre.

La zone nord de Teruel, où ces opérations ont eu lieu, est constituée par un fort massif montagneux connu sous le nom de Alto de las Celadas,



FRONT D'ARAGON. Secteur Teruel. Cadavre d'un soldat national profané par les rouges ; ils lui coupèrent un doigt pour lui enlever une bague.



FRONT D'ARAGON. Secteur Teruel. 10 janvier 1938. Réfugiés des environs de Teruel, qui purent se cacher, et qui marchent maintenant vers l'arrière-garde nationale.

DE TERUEL

Le sens stratégique de l'opération de Teruel



Quelle est la situation en Espagne ?... J'écris ce qui suit d'après les rapports d'observateurs qui rentrent d'une sérieuse tournée discrète chez les deux partis : A l'ouest du méridien Saint-Sébastien-Almeria, les trois quarts de l'Espagne, au pouvoir des nationalistes : il y règne l'ordre, l'esprit d'organisation sage et prévoyant, la sécurité, la méthode pour une exploitation rationnelle de toutes les ressources. Chez les républicains, au contraire, l'incohérence, l'impulsivité ! Un fait indéniable, c'est qu'à l'ouest du front de bataille on mange à sa faim et l'on boit à sa soif ; de l'autre côté, on jeûne tout

n'est pas un point névralgique : c'est une simple antenne orientale géographique... C'était, surtout, une amorce, un appât, un piège tentateur habilement offert à l'adversaire par ses facilités d'investissement. Quelle aubaine, s'imaginèrent les gens de Valence et de Barcelone !... Un séminaire de plus à piller dans ses richesses culturelles et artistiques : ils n'en étaient pas à leur coup d'essai. Alors ils se ruèrent sur Teruel, avec 70.000 hommes, avec plus de 160 tanks... Et, dans les premiers chocs, ils ont vainement sacrifié 12.000 hommes de leurs meilleures formations... Le séminaire de Teruel, comme l'Alcazar de Tolède, tenait toujours...

...Puis, par le fait d'une demi-trahison, par une défaillance, le séminaire de Teruel est tombé : c'est un de ces accidents qui surviennent à la guerre.

Franco a rétabli la situation, largement, à son avantage. Résultat : Franco a usé les Rouges ; et je mets

l'ordre, l'esprit d'organisation sage et prévoyant, la sécurité, la méthode pour une exploitation rationnelle de toutes les ressources. Chez les républicains, au contraire, l'incohérence, l'impulsivité ! Un fait indéniable, c'est qu'à l'ouest du front de bataille on mange à sa faim et l'on boit à sa soif ; de l'autre côté, on jeûne tout



FRONT D'ARAGON. Secteur de Teruel. 29 décembre 1937. Le général Aranda parlant avec l'infant don José de Bavière, capitaine du génie.

le temps. Du point de vue moral, d'un côté, la discipline, l'enthousiasme, l'idéalisme, une foi inébranlable dans l'avenir, la restauration, la liberté et l'union de la noble et fière Espagne des siècles passés... De l'autre, une idéologie matérialiste et internationaliste, d'où sont exclues l'idée de patrie et l'idée religieuse.

Entre les deux partis, l'issue n'est pas douteuse. — Comment le généralissime Franco a-t-il réussi à créer cette situation de fait ?

Patiemment, méthodiquement, il prit d'abord de l'air sur ses deux ailes : au nord, à Saint-Sébastien, Bilbao, Santander, Gijon ; au sud, à Malaga et vers Almeria.

...Au centre, il eut la sagesse de ne pas s'achar-

ner à la conquête onéreuse et stérile d'une Madrid démolie : il se contenta d'y tenir la défense en haleine par de fréquentes attaques partielles, de vigoureuses canonnades, des bombardements aériens massifs. Bref, il y immobilisa l'ennemi : Il l'y fixa, faisant de Madrid, pour les rouges, une vraie tunique de Nessus... Et les rouges ne semblent pas encore avoir compris le sens profond de cette habile décision... Et c'est alors que Franco poussa une extrême pointe sur Teruel, où est concentrée l'attention générale actuelle. Qu'est-ce que Teruel ? Pour Franco, ce

au défi ceux-ci de déboucher !... Depuis le début des opérations devant Teruel, les Rouges ont perdu cent cinquante avions... Pendant ce temps, Franco a monté une manœuvre, une manœuvre d'investissement : car ce n'est pas à Teruel que se dénouera la crise, c'est en rase campagne... L'échec à Teruel a fortement ébranlé le moral et la confiance du gouvernement de Barcelone... et de ses milices ; déjà de nombreuses unités se rendent chaque jour avec armes et bagages ; il se confirme que des feux de salve meurtriers partent des lignes de soutien rouges dans le dos des premières lignes. Enfin, de multiples sources



FRONT D'ARAGON. Secteur Teruel. L'heure de la soupe chaude, réconfort au milieu de tant de neige.



FRONT D'ARAGON. Secteur Teruel. Les appareils de transmission fonctionnant pour donner les ordres de commandement.

ner à la conquête onéreuse et stérile d'une Madrid démolie : il se contenta d'y tenir la défense en haleine par de fréquentes attaques partielles, de vigoureuses canonnades, des bombardements aériens massifs. Bref, il y immobilisa l'ennemi : Il l'y fixa, faisant de Madrid, pour les rouges, une vraie tunique de Nessus... Et les rouges ne semblent pas encore avoir compris le sens profond de cette habile décision... Et c'est alors que Franco poussa une extrême pointe sur Teruel, où est concentrée l'attention générale actuelle. Qu'est-ce que Teruel ? Pour Franco, ce

sûres, il revient que les villes et la campagne de Catalogne regorgent de citoyens qui n'avaient eu, sous un régime de terreur, que la solution de se travestir en miliciens pour pouvoir manger et vivre... et qui guettent la première occasion pour franchir le front, courir au-devant des colonnes nationalistes, se jeter dans les bras de leurs libérateurs et poser leurs lèvres sur les plis du drapeau rouge et or !... Reportons-nous par la pensée vingt ans en arrière, à l'époque (1914-1918) de la Grande Guerre

et la Catalogne comme une vaste place forte, il se rappelle qu'une place investie est une place prise... et il en poursuit l'investissement intégral : au nord, il fait bombarder Puigcerda, Seo-de-Urgel et Port-Bou, et il fait mitrailler par ses



Don José Maicas, maire de la ville de Teruel, qui prit l'initiative de la sortie héroïque de la dite ville.

Celui qui se décidait alors à une vigoureuse offensive décisive en faisait précéder le déclenchement violent, pendant les jours précédents, par l'investissement brutal de la zone à attaquer ; il écrasait sous ses tirs à longue portée et ses bombardements aériens toutes les voies d'accès (ferées et routières) de ravitaillement possible de l'adversaire ; il semait dans les arrières de l'adversaire le désordre, la terreur, la panique. ...C'est ce que fait en ce moment le généralissime Franco : considérant à juste titre l'Aragon



Lieutenant-colonel HENRY MELOT.

Catalogne et d'Aragon : il interdit la contrebande maritime de guerre et le bombardement de Barcelone, Tarragone, Castellon, Sagonte, Valence...

Telle est la situation de l'heure présente...

Je ne saurais mieux conclure qu'en comparant la situation de Franco après Teruel à celle du maréchal Foch au moment (juillet 1918) où, ayant brisé à la deuxième bataille de la Marne toutes les velléités d'attaque de l'adversaire, il se disposait à entamer la grande offensive convergente des armées française, belge, anglaise et américaine. 27 janvier 1938.

passait la plume. Il a glissé à la description complotée du vice, de même que, enfant gâté, il accepta le luxe et ses gages de débauche. Sans aller jusqu'à transmuter Sodomie en religion, il s'est bien gardé de nous faire tirer une morale de l'imbécillité du vice. Il s'est complu à le parer. Certes, il n'a pas été dans « le spiritualisme équivoque » de la douleur voluptueuse, comme dit excellemment Massis. Mais ayant étudié complaisamment le péché il ne voulait le sublimer que par l'art. La chute de l'œuvre de Proust, aujourd'hui, condamnée même par ses thuriferaires d'hier, et le mépris des snobs l'ont montré que son art était faux. Car on a découvert que si l'on pardonne à un heureux de ce monde de fuir les responsabilités sociales pour ne se consacrer qu'au beau, on ne comprend plus la dérobade d'un riche artiste devant son devoir de nous embellir la vie. Proust ne peignait, n'aima



FRONT D'ARAGON. Secteur Teruel. Position de Sainte-Barbe à 1.200 mètres.

Courrier littéraire

Le fait littéraire de la quinzaine est le nouveau retravail du livre d'Henri Massis sur *Le Drame de Marcel Proust*, preuve que notre public prétendu, inconsidérément, léger s'attache de plus en plus aux problèmes graves de la littérature. Le maître philosophe qui, le premier, lança l'appel en faveur de l'Occident et de sa civilisation, semble avoir cédé d'un fronton définitif le monument à Proust, fait par tant de glossateurs et non des moindres, à l'aide des plus divers matériaux. En présence, l'éditeur Bernard Grasset dispute de l'utilisation de la souffrance, confirme la nouvelle école du *Dolorisme* qui n'est, peut-être, que la contribution de l'écrivain au portement du poids de l'universelle douleur. Henri Massis juge Proust en soi et dans le monde des personnages qu'il nous présente. Force nous est de conclure que s'éroule à sa clarté toute une littérature pseudo-mystique, d'après laquelle les grands saints n'auraient été que des anormaux. Si une physiologie extraordinaire suffisait à expliquer l'élevation suprême et le style d'un grand homme d'Eglise, pourquoi un être anormal, comme Proust, ne fut-il jamais, dans ses seize gros volumes, entrevu par Dieu ? Une constitution exceptionnelle, au contraire, porte aux complaisances. Donc un Saint Jean de la Croix, s'il eût été un cas clinique comme le voulait un critique, eût un mérite énorme à ne pas succomber à un stalinisme pernicieux et donc son élévation est volontaire. Tandis qu'un Proust, non semblable au commun, a consenti lâchement à la peinture du vice. Egoïsme de bourgeois muet, timidité d'un orgueil que sa faiblesse physique refuse d'imposer, hérédité chargée, milieu ambiant pourri, et lui-même deux fois privilégié : riche de naissance, mais désigné à la solitude par une maladie qui n'atteint pas le cerveau. Proust a refusé de voir que la main de la Providence lui

peindre que des monstres propres à décourager, à dégoûter le lecteur, à susciter la haine. Et la jeune littérature, qui le rejette aujourd'hui, approuvera Massis disant que Proust ne pensa qu'au présent, ne sacrifia rien pour l'avenir. La réplique nous venait depuis six ans d'Allemagne, dont la jeune poésie est orientée vers le futur. Les écrivains de doctrine phalangiste, en Espagne, affirment par leur sottise lyrique qu'eux aussi réhabiliteront le goût de lire, parce qu'ils construisent, c'est-à-dire ils prévoient. Loinos le romancier cherchant à faire le bilan d'une société pourrissante : il devient l'avocat du diable, en s'imposant la tâche de liquider une ère. Mais le raffineur de petresses, d'innuences condescendances, ce malade qui gonfla des baudruches avec l'air empesté de sa chambre, comment le retenir en un temps où la plume est une épée, où la tour d'ivoire doit être la plate-forme d'où s'élança l'archange qui va combattre le démon ? Massis a fait œuvre saine, et pourtant sans rancune, sans regardant l'art là où il fut compromis en même temps qu'adoré. Bref, Henri Massis réserve la technique, vieillie héritage d'Occident, pour mieux porter le fer rouge dans le thème ignoble. Proust ne fut peut-être qu'un obsédé vertueux, mais il eut peur, s'il réalisait ses aspirations, de voir tomber du visage du vice le masque rouge dont, en esthétique, il s'inspirait.

ADOLPHE DE FALGAIROUË.



FRONT D'ARAGON. Secteur Teruel. La barrière de neige.



FRONT D'ARAGON. Secteur de Teruel. Poste de commandement et vue du champ d'opérations.

Une protestation des Hauts-Alpins de Paris au Ministre des Travaux Publics

Les « Hauts-Alpins à Paris », dont un des rôles est de défendre leurs Alpes natales, ont le regret de vous adresser une protestation motivée au sujet de l'enlèvement du tracteur chasse-neige de la vallée Drac-Haut-Champsaur.

Cette magnifique vallée de nos Alpes se trouve, de la sorte, extrêmement lésée pour les communications et même sans communication possible.

Or, notre région des Hautes-Alpes, à force d'efforts et de sacrifices méritoires, avait droit pour cette saison de villégiature et de sports d'hiver, à être mieux favorisée : on semble, au contraire, s'ingénier à la desservir.

Est-ce parce qu'elle compte le plus grand pourcentage de victimes de la guerre ? Est-ce à cause de l'oubli qui lui a nuï jusqu'à maintenant ?

Le tracteur aurait été expédié à la frontière espagnole, pour des besoins que nous voulons ignorer. Nous sommes aussi département frontière et nous n'avons pas appris que la France soit en guerre avec l'Espagne, pas plus qu'avec l'Italie.

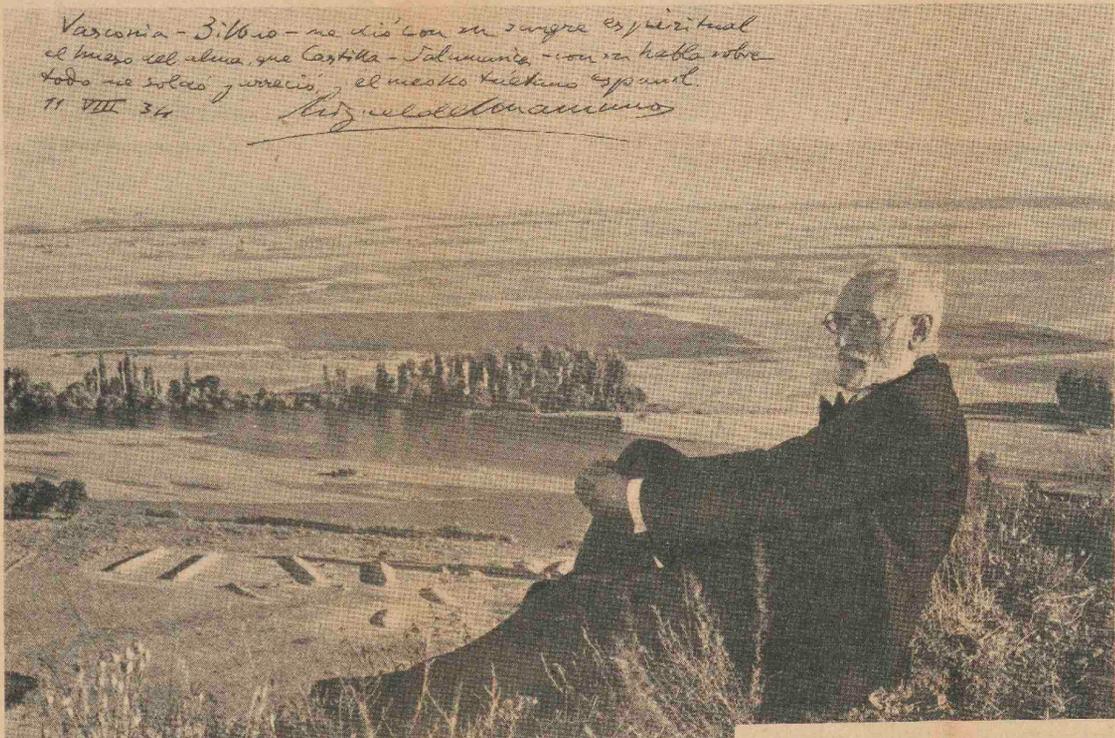
Il ne s'agit donc pas de défense nationale, mais d'offense à notre pays.

Nous vous prions donc, Monsieur le ministre, de vouloir bien rendre le tracteur de Champsaur à sa fonction utile et pacifique.

Signé : Le président, Emile ROUX-PARASSAC.

LES ARMES ET LES LETTRES

Les armes exigent de l'esprit, tout comme les lettres. CERVANTES (DON QUICHOTTE, 11^e P., Chap. XXXVII).



Le vieux recteur aimait se promener aux alentours de « son » Salamanque. Le photographe le fit poser sur une éminence, sur la rive droite du fleuve Tornès, pour avoir comme fond le paysage évocateur de « la Flecha » où Fray Luis de León vécut et écrivit des poésies.

UNAMUNO ET LE MOUVEMENT NATIONAL



Le dimanche, 19 juillet 1936, à Salamanque, une compagnie d'infanterie, avec drapeau et musique, déclara l'état de guerre. C'était la tentative que faisaient les militaires — avec la Phalange, les traditionalistes et autres noyaux populaires — pour sauver l'Espagne de la barbarie soviétique. Don Miguel de Unamuno se trouvait avec quelques amis à la terrasse d'un café de la fameuse Plaza Mayor de cette ville. On respirait déjà une atmosphère qui faisait prévoir le soulèvement national. La présence de la troupe dans la rue, cela voulait dire que le rachat du pays, que le salut de la nation étaient commencés. Et le vieux recteur de l'Université, député constituant de la République, se leva et se mit à applaudir le défilé, tout en criant :

— Bravo, soldats ! Vive l'Espagne ! A bas le « Pharaon » du Pardo !

C'est que, depuis quelques semaines, don Miguel adressait de terribles injures à Azana qui, tandis que le pays flambait de tous les bûchers de l'anarchie, restait au Pardo, à lire et à bavarder avec des intimes, comme si le drame de sa patrie ne l'intéressait pas.

C'est un véritable Pharaon ! le plus dangereux des dilettantes de la politique ! répétait, chaque jour, don Miguel, dans ses entretiens du casino de Salamanque, dédaignant la démagogie de la rue qui en était venue à décider de le poursuivre. Et il racontait qu'un libraire de ses amis, à Madrid, lui avait dit que, dans ces derniers mois, son meilleur client était le président de la République qui, négligeant tout ce qui n'était pas son égal, se réfugiait dans les classiques, tandis que, jour après jour, la vague communiste, déferlant sur l'Espagne, la rendait de plus en plus inhabitable.

Après le 19 juillet, l'auteur de cet article eut plusieurs fois l'occasion de causer avec don Miguel. Celui-ci, nommé par l'autorité militaire, avait pris possession de la charge de conseiller à l'hôtel de Ville. Avec la passion qui le caractérisait, il essayait de se mettre au courant de la marche de la guerre. L'acharnement de la lutte faisait souffrir son vieil esprit libéral. Et quand on divulguait les sauvageries commises par les rouges en Andalousie et en Extremadure, il levait ses belles mains et, les passant sur sa chevelure argentée, il s'écriait :

— C'est le satanisme ! le règne de l'infamisme ! Que Dieu ne nous abandonne pas !... Une après-midi d'août, nous évoquâmes une de nos promenades sur la route de Zamora, vers le Prado de Panaderos.

— Vous rappelez-vous, don Miguel, ce que vous me racontiez, certains soirs, d'il y a quelques années ? lui demandai-je un peu malicieusement, pour savoir ce qu'il pensait, au fond, du grand échec du libéralisme et de la démocratie auquel il assistait et dont il était, non seulement, le spectateur désolé, mais encore l'auteur. Vous me disiez que vous aviez traduit Hegel, étant étudiant à Madrid, et qu'en le relisant, plus tard, vous aviez été sur le point de devenir des nôtres, c'est-à-dire fasciste.

— Oui, c'est vrai. Hegel est dangereux. Mais, malgré tout ce qui se passe, je veux mourir en libéral, même quand je suis en proie au soupçon



Don Miguel de Unamuno, priant et lisant, dans sa maison de Salamanque.

que nous nous soyons trompés. Je ne pourrais point me mettre en uniforme.

— Bien entendu ! On ne se change pas comme ça. Mais vous voyez bien — et cela, José Antonio vous l'a dit le jour où je vous l'ai présenté — que nous sauverons l'Espagne, et que nous respecterons la dignité de l'homme et de l'Espagnol.

— A propos, savez-vous quelque chose de José Antonio ? Je crois qu'aujourd'hui, avec sa bonté et son intelligence, il nous serait bien nécessaire.

Notre chef avait produit sur Unamuno une forte impression. Je le lui avais présenté dans sa vieille maison, dans son propre cabinet de travail, un jour de février 1935, quand nous organîsâmes le premier meeting de la Phalange à Salamanque. Et, malgré ses contradictions, le



Don Miguel dans sa bibliothèque.

vieux maître éprouvait une profonde sympathie pour le fils de ce général dictateur qui l'avait fait exiler.

Le 20 septembre, don Miguel publia son fameux message, s'adressant comme recteur de Salamanque aux universités et aux académies du monde entier, à propos de la guerre civile d'Espagne. L'Occident a publié ce document. Unamuno y montre toute sa préoccupation pour la culture et pour le sort même de l'Espagne, engagée dans une véritable croisade pour la défense de tout ce qui est « chrétien et occidental », suivant sa propre expression.

Le jour même de sa mort, le 31 décembre 1936, eut lieu un incident familial, rapporté par sa fille Maria, et qui montre quelle lutte acharnée se livrait en cet esprit, attaché depuis tant d'années aux idées du XIX^e siècle, mais qui pouvait si bien comprendre quelles routes idéologiques suivait le monde. Pendant le dîner, son fils Rafael, parlant de la guerre civile et de la politique de l'arrière, ne put s'empêcher d'exprimer sa sympathie pour la Phalange. Don Miguel se tut. Mais, quand le jeune homme se fut retiré, il prononça cette phrase qui, pour nous qui le connaissions, présente une signification indiscutable :

— Il aime la Phalange, ce petit, dit-il, à sa fille. Eh bien ! moi aussi. Mais je ne le dis pas !

— Cher vieux don Miguel, qui voulait mourir en libéral, et à qui la vie et l'histoire jouèrent l'épouvantable tour de le faire vivre assez longtemps pour voir que ses idées avaient déchainé sur l'Espagne la barbarie et la haine et qu'elles avaient aidé le crime et la destruction à montrer au monde que l'Espagne ne sera jamais un pays libéral et démocratique !

FRANCISCO BRAVO.

L'ESPAGNE MAITRESSE DE CIVILISATION



Nous avons parcouru (1) la terre espagnole, au cœur de la péninsule, accompagnés par un écrivain espagnol qui est d'abord un homme, et l'un des plus profonds interprètes de sa patrie ; nous cheminons à pied avec nos deux mulets et leur guide, par longues étapes, dans le soleil, en pleine lumière, parmi une atmosphère emplie de feu et de fraîcheur tout à la fois, dans le sable, dans la pierre, dans les buissons odorants de thym, de ciste et de genêt.

L'impression la plus forte, la plus immédiate et, sans doute, la plus décisive que produise cette Castille, est une impression d'immuabilité.

A l'immuabilité des formes répond l'équilibre de la vie, fondé sur la perpétuité des traditions et sur la stabilité vraie de la société. Ce qui frappe tout d'abord, dans cette société, c'est le sentiment démocratique profond qui règne, et qui se traduit par une familiarité de très bon aloi ou, plus exactement — puisque le mot a pris chez nous une nuance de vulgarité — par un sens familial très fort, que nous semblons avoir perdu, et qui a été remplacé chez nous par l'apprêt ouverte de la lutte des classes, ou par l'apprêt mal dissimulé des compromis et des contrats empreints de méfiance.

Ici, rien de semblable : peu de protocole, et dans le peuple du moins, nulle trace de cant. Voici à Madrid un homme couché sur le trottoir, dans une rue très passante, auprès d'un marchand monté ; un peu plus loin un autre compte sa correspondance dans le ruisseau ; et ne croyez point que ce soit un misérable ; tout Espagnol possède la distinction native des hommes appartenant à une très vieille race et le plus pauvre porte ses haillons rapiécés, son chapeau de forme invraisemblable avec une dignité qui nous fait oublier la misère de l'accoutrement pour n'en retenir que le pittoresque ; il est rare, d'ailleurs, que sa veste de velours ou sa culotte courte ne soit ornée de quelque vieux bouton où se lit un passé glorieux. Cet homme ne craindra pas de se présenter, dans cette tenue, chez le premier ministre ou chez le vicair général, dans l'antichambre duquel il coudoiera sans nulle gêne de hauts personnages, tandis qu'en leur présence deux gamins sautent et luttent sur les dalles de pierre ou sur le parquet de chêne. Il n'y a ici, à proprement parler, ni riches ni pauvres ; on mange à la même table, on boit au même cuartillo, on prie à la même église.

Tous ces menus signes, qui frappent le voyageur, ne sont pas trompeurs ; ils ne sont que l'expression la plus superficielle d'un sentiment très profond, très réel, qu'un de ces paysans castillans nous traduisait en termes d'une étonnante simplicité, durant une de ces longues étapes de nuit propices aux entretiens du cœur, en présence des étoiles, tantôt brillantes d'un extraordinaire éclat, tantôt voilées par les grosses nuées que nous envoyait l'Atlantique par-dessus l'Extremadure enfiévrée et l'enchevêtrement inouï des montagnes des Hurdes, que veille Notre-Dame de France. Il nous disait, avec force, avec insistance, reprenant, maintes fois, sous une forme renouvelée, la même pensée : « Nous sommes tous égaux, todos somos iguales ; tous nous sommes fils d'un même Dieu, et notre corps retournera à la même poussière. Sans cette pensée, nous ne serions rien, que des brutes régies par la force... Une seule chose importe : la vie en Dieu. Du jour où j'ai eu des enfants, où j'ai

NUIT D'ÉTÉ

16 août 1936.
Nuit de campagne sans bruit, sans souffle, où l'on oublie l'existence de l'homme, Tout a sombré, bêtes et gens, partout, dans un opaque sommeil. Pourtant dans le jardin les crapauds tintent comme une coupe de cristal. La douce petite note pure et monotone résonne finement dans le silence total. La journée fut chaude et soyeuse sous un ciel bleu aux rares nuages Et l'on a joui d'autant plus de cet été subit que la pluie froide avait longtemps [fait rage.

Les fleurs, les arbres, les fruits, l'herbe même avec nous remerciaient du soleil, Et maintenant, voici la grande nuit, avec son merveilleux cadeau de sommeil. Il n'y a plus pour veiller avec moi que ces crapauds tout chargés d'une musique [naïve,

Qui la dégorge dans les plates-bandes par qu'après tout c'est bon de vivre. Tout est en paix dans mon petit domaine et dans les prés voisins. La terre respire calmement et l'on croirait qu'elle se soulève avec la douceur [rythmique d'un sein,

Il semble que la campagne avec moi prie et silencieusement salue le Maître Et que nous sommes au bord d'un grand mystère où un monde nouveau va naître. Et que les hommes ont vaincu le Mal et que le Paradis sur terre est pour demain... Alors, du fond de mon recueillement, émerge le serpent qui montre son venin : Et je me souviens en tremblant de l'atroce et sombre besogne Que les bourreaux font à toute heure à tout venant en Catalogne Et des blasphèmes, et des hontes envers les morts, des sacrilèges et des abjectes [obsécités

Dont le démon conduit la sarabande avec des rires désespérés, Car il sait bien, dans la lutte maudite, qu'il est vaincu d'avance. Même quand il réussit à faire entrer ces misérables dans son horrible danse... Et plus il le soufflète pour la millionième fois sur la face de ses serviteurs Et plus se répercute au fond de l'éternité, comme le tonnerre à travers les montagnes [et les vallées,

Le retentissement des offenses mortelles et redoublées... Mon Dieu, mon Dieu, je pense à vos prêtres li-bas, à vos croix, vos ciboires, à [tant d'affronts !

Et pourtant ce n'est pas possible, n'est-ce pas, qu'ils sachent ce qu'ils font ? Ah ! tout l'enfer recré de haine qui bout au cœur de cette malheureuse Espagne Tandis que les crapauds confiants et cristallins chantent tout clair ici dans la [campagne !

Henriette CHARASSON.

(Extrait d'un recueil sous presse chez Flammarion : Sur la plus haute branche.)



Madame Charasson.

hommes la parole : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui procède de la bouche de Dieu » (Mat. IV, 4). Aussi bien il n'y a pas de pauvres en Espagne ou plutôt s'il y a des pauvres, la pauvreté y règne et y est aimée, la sainte pauvreté du Poverello d'Assise, qui est une vertu, non la misère hideuse qui écarter les déchets de nos civilisations partielles. La misère est un mal moral ; notre civilisation a trop promis pour tenir ses promesses à tous. L'ouvrier anglais a besoin d'un salaire élevé pour connaître la douceur du home ; et si parfait que soit l'idéal de la vie anglaise, lorsqu'il peut se réaliser, je préfère l'idéal de la vie espagnole, parce qu'il ne réclame rien d'extérieur pour se réaliser, rien que la tempérance au sens profond que prenait ce mot chez les anciens. L'Espagnol se satisfait d'un peu d'eau claire, de pain et de garbanzos ; il sait goûter le luxe d'une cigarette. Mais il a tout le soleil, sans compter.

L'Espagne est pour nous comme une sœur, à la forte originalité : nous avons beaucoup à apprendre d'elle, mais sans qu'il soit besoin de transposer ses leçons en une langue étrangère. En attendant peut-être que nous trouvions le moyen de nous affranchir des liens où nous enserme notre civilisation et d'échapper à sa complication et à son instabilité croissante, l'Espagne nous enseignera ce qu'il y a de facile dans nos concepts de « civilisation » et de « progrès » ; elle nous révélera les sources vives où nous devons nous régénérer ; elle nous aidera à retrouver l'esprit de la terre, l'esprit de pauvreté et de simplicité et, dans le christianisme intégral, le sens de l'éternel.

JACQUES CHEVALIER.

Béjar, 29 juillet. La Pena de Francia, 6 août 1913.



Miguel de Unamuno, Jacques Chevalier et le « Tio Ignacio » de La Alberca dans la cour du monastère de Batuecas, le 5 août 1913.

PROPAGEZ OCCIDENT

recrutez-nous encore **UN** nouvel abonné.

PRIX DE L'ABONNEMENT :		3 mois	6 mois	1 an
(Paris, départements et colonies françaises) :		4 fr. 50	9 fr. »	18 fr. »
Etranger :	pays accordant une réduction de 50 % sur les tarifs postaux	6 fr. 75	13 fr. 50	27 fr. »
	autres pays	9 fr. »	18 fr. »	36 fr. »

Compte Chèques Postaux N° 2.201-81 - Paris

Rédaction et Administration, 20, rue de la Paix, Paris - II^e

Je soussigné (1)

demeurant à (2)

déclare souscrire pour $\left\{ \begin{array}{l} 3 \text{ mois} \\ 6 \text{ mois} \\ 1 \text{ an} \end{array} \right.$ à OCCIDENT à partir de

Je vous envoie le montant, soit

, le

19 ..

- (1) Nom et prénoms du souscripteur.
(2) Domicile du souscripteur.

} le plus lisible possible.